CORRESPONDANCE D'UN JEUNE MILITAIRE,

OU

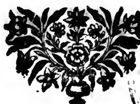
MEMOIRES DU MARQUIS DE LUZIGNI

ET

D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

CORRESPONDANCE D'UN JEUNE MILITAIRE, OU MÉMOIRES DU MARQUIS DE LUZIGNI ET D'HORTENSE DE SAINT-JUST

PREMIERE PARTIE.





A YVERDUN,

Et se trouve A PARIS,

Chez J.-FR. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint Germain.

M. DCC. LXXIX.

[illegible]



ÉPITRE
DÉDICATOIRE
A MADAME
LA COMTESSE
DE GENLIS.

MADAME,

J'AI recueilli ces Lettres dans le porte-feuille d'un ami

qui m'eſt bien cher, & qui vous reſpecte autant que je l'aime. Elles m'ont paru dictées par l'amour de la vertu; c'eſt à ce titre que je vous en fais hommage.

Ne vous effrayez point, Madame, de lire votre nom à la tête d'un Livre; j'ai une trop haute idée de la profeſſion des Lettres, pour l'avilir par de baſſes adulations : elles ſont indignes & de vous & de moi. Mais

je ne crois pas manquer au respect que je dois à la vérité, en assurant qu'un ouvrage mériteroit les suffrages des Gens de goût, des ames délicates & sensibles, s'il pouvoit obtenir le vôtre.

Quelque soit celui que j'offre au Public, je veux du moins qu'il annonce à ceux de mes contemporains qui le liront, la vive admiration que m'inspirent vos rares talens, & la reconnoissance que

je conſerverai toute ma vie pour un frere bien digne de vous, par ſes lumieres & ſes vertus.

Je ſuis, avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
* * *.



CORRESPONDANCE D'UN JEUNE MILITAIRE, OU MEMOIRES DU MARQUIS DE LUZIGNI ET D'HORTENSE DE SAINT-JUST.



LETTRE PREMIERE.

Madame de SAINT-JUST *à la Marquise de* LUZIGNI.

De Moulins en Bourbonnois, le 15 Avril, 176...

MES craintes n'étoient que trop fondées, ma chere cousine, la derniere lettre de

mon Hortenſe m'annonce que ſon unique deſir eſt de ſe faire Religieuſe dans le couvent qu'elle habite ; je ne puis ſupporter la douleur que me cauſe une telle réſolution. Ah ! Madame, par pitié rendez-moi ma fille , conſervez la ſeule eſpérance de ma vieilleſſe ; eſſayons de la diſtraire d'une fantaiſie qui pourroit faire ſon malheur & le mien. Je reſpecte la vocation religieuſe, mais ce n'eſt point celle d'Hortenſe ; la pauvre enfant ſe trompe elle-même ſur les motifs qui lui font déſirer le voile ; ſon ame eſt tendre , ſon caractère eſt doux & facile ; les chaſtes modèles qui l'entourent , leurs exemples , leurs exhortations auront fait naître le goût de la retraite qui , par la ſuite . . . Je ne puis ſoutenir l'idée des maux qu'un cœur auſſi ſenſible ſe prépareroit dans la ſolitude d'un cloître.

Si ma ſanté étoit moins mauvaiſe , je volerois auprès de vous , j'irois détruire l'erreur de ma fille , l'éclairer ſur les chagrins qu'elle nous apprête. Remplacez-

moi, Madame, je vous céde tous mes droits, passez le plutôt possible au Couvent de***, j'écris à la Supérieure de vous remettre Hortense; donnez à ce cher enfant un asyle, & tâchez de l'éloigner doucement du dessin que je redoute & pour elle & pour moi. Mon mari en est vivement affecté; vous connoissez le caractère de M. de Saint-Just, vous savez que sa gaieté a triomphé jusqu'ici de l'infirmité la plus douloureuse; il n'a pu soutenir la lecture de la derniere lettre d'Hortense, & depuis ce moment, son accès de goute a redoublé. J'attends la fin de cette crise pour me rendre aux eaux du Mont-d'Or, on me les ordonne encore cette année: j'irai vous joindre dans trois mois au plus tard, & je verrai renaître ces plaisirs hélas! trop rapides, que nous goutions auprès de votre respectable mere. Elle est sans cesse présente à mon souvenir, je n'oublirai jamais les deux années que nous avons passées sous ses yeux; ah! si elle existoit encore, qu'elle seroit affligée

de la résolution de mon Hortense ! Vous rappellez-vous avec quel intérêt cette chere Tante voyoit chaque jour s'augmenter l'amitié simple & naïve de nos deux enfans ? Combien elle desiroit vivre assez pour être témoin d'une alliance ?... Hélas ! faut-il n'y plus songer !

Le Commandeur d'Oisemont qui, en retournant à Paris, a séjourné ici avec son frere, l'Abbé de Réville ne tarit pas sur les louanges du jeune Marquis. Ces Messieurs sont enchantés de son esprit & du desir qu'il a de le cultiver : j'ai toujours bien auguré de ce charmant enfant ; du caractère dont je le connois, on est rarement médiocre. Il s'agit de savoir à laquelle des deux extrémités il tendra, tout dépend de son début, il doit être orageux ; mais que Luzigni soit dirigé loin de vous, comme il l'a été sous vos yeux, & je réponds de lui. Vous songez sans doute à le placer dans le militaire ? Il va s'éloigner, ma chere amie, ah ! que je vous plains ! Je sens, par la crainte que

m'inſpirent les projets d'Hortenſe, combien une telle ſéparation doit être douloureuſe ; épargnez-moi ce coup, Madame, que je vous doive mon bonheur, conſervez-moi ma fille.

LETTRE II.

La Marquiſe de LUZIGNI *à Madame de* SAINT-JUST.

De Paris, le 19 Avril.

JE partage bien vivement, Madame, les peines que vous reſſentez ; mais je me flatte que votre tendreſſe maternelle les exagére un peu. Je vois ſouvent Hortenſe, & ne me ſuis point apperçue de rien qui eût trait à la réſolution dont vous me faites part. Au reſte je viens de donner mes ordres pour qu'on préparât l'appartement que je deſtine à mon aimable parente ; c'eſt celui de ma pauvre Julie, votre Hortenſe me la rappellera. Me confier ce

charmant enfant, c'eſt pour moi la marque la plus chere de votre amitié. Pourquoi faut-il que je la doive aux infirmités dont vous vous plaignez? Mais dites moi, ſont-elles bien décidées? Êtes-vous bien sûre de l'effet des eaux du Mont-d'Or? Ce n'eſt pas ſans cauſe que j'ai de l'humeur contre toutes ces ſalutaires fontaines: vous ſavez que c'eſt à celles de Bourbonne que ma mere devoit ſa mauvaiſe ſanté pendant les dernieres années de ſa vie : vous vous rappellez dans quel état elle étoit lorſque vous la vîtes à Saint-Germain. Ah! vous avez raiſon, ma chere Couſine, de conſerver quelque attachement pour ſa mémoire, elle vous aimoit auſſi bien tendrement; & ſi elle vivoit encore, vous n'auriez point eu le cruel procès qui vous tourmente: avance-t-il? Vous ne m'en parlez pas, ſans doute il occupe M. de Saint-Juſt. Je gage que dès que ſa goute ſera paſſée, il ſe mettra à rédiger quelqu'important mémoire. Mon Dieu qu'on eſt heureux d'avoir aſſez de tête pour

suffire à toutes ces tracasseries de chicane. Le cher cousin s'en acquitte à merveille, je me souviens toujours du service qu'il m'a rendu pour l'affaire de mon régisseur de Clerfontaine.

Je parlois dernierement de cette terre à mon fils : croiriez vous que sur la description que je lui en faisois, sa petite tête un peu romanesque s'exalta au point qu'il forma le projet d'y aller passer quelques mois : *Car on n'est heureux qu'à la campagne, on n'est bon qu'à l'ombre de son figuier; les villes sont l'asyle de tous les vices, le cœur s'y déprave, l'esprit s'y retrécit. Comment peut-on penser au milieu de Paris? Ah! vivent les rochers de Clerfontaine*, & mille autre folies de cette espèce ; puis nous finissons cette belle tirade par une ariette du nouvel opéra. On me vante les talens enchanteurs de Mademoiselle Doligny, avec la même chaleur qu'on s'est récrié sur les charmes de la campagne ! Et tout en me parlant d'un excellent traité contre le luxe qu'on

vient de lire avec avidité, mon fou, magnifiquement vêtu, prend dans mon écrin une de mes plus belles bagues, me supplie d'échanger sa montre contre une autre d'un goût plus nouveau dont il raffole, m'embrasse, monte en voiture & va courir les spectacles. Aujourd'hui, Madame, aujourd'hui on doit souper avec les femmes les plus aimables de Paris ; Albanèse y chantera des couplets de M. D***, & l'on espère être placé près de Madame la Comtesse de ***, vous savez combien cette femme a d'esprit ; je crois vous avoir envoyé la derniere brochure qu'elle nous a donnée. Eh bien ! ma chere Cousine, mon fils idolâtre la Comtesse ; j'ai même dévoilé un petit mystère qu'on ne m'auroit sans doute pas révélé : le Marquis a fait des vers pour elle, c'est M. de Lorme, son gouverneur, qui les a corrigés, du moins, il m'assure n'y avoir pas d'autre part ; peut-être veut-il me flatter, car ils sont très-jolis : mais vous ririez trop si vous saviez combien

on eſt embarraſſé pour trouver le moyen de les offrir; on forme un projet, on le rejette, on en conçoit vingt autres qui ont le même ſort. Ah ! nous avons l'imagination bien vive, mais en récompenſe le cœur eſt excellent ; je conſerve au fonds du mien quelques traits qui me font concevoir les plus touchantes eſpérances. Je ne ſuis pas moins contente de ſon eſprit ; il l'a orné par la lecture de nos meilleurs ouvrages ; il eſt paſſionné ſurtout, pour ceux qui ont une teinte de philoſophie, car ce nom de philoſophe nous tourne la tête : Montaigne, Locke, Monteſquieu ſont ſans ceſſe ſur ſon bureau. Je n'aſſurerai pas qu'il conçoive également toutes les productions de ces hommes immortels, mais du moins il les médite. Ce qui me charme le plus en lui, c'eſt qu'il ne fait point parade de ſes connoiſſances. Eſt-ce amour propre rafiné ? Eſt-ce vraie modeſtie ? C'eſt déjà beaucoup pour une mere d'avoir le courage de propoſer ce doute ; ſans le décider, je vous

avouerai, Madame, qu'il me paroît ſentir le ridicule d'aſpirer, à dix-huit-ans, au titre de Philoſophe ; mais auſſi qu'il forme ſouvent le vœu que faiſoit le jeune Télémaque à la vue des ſages Vieillards de la Crete. Il trouve, comme lui, la jeuneſſe malheureuſe, d'être ſi impétueuſe, ſi éloignée de cette vertu éclairée & tranquille. Il voudroit hâter les jours de l'âge mûr, pour ſe livrer entiérement à l'étude de la ſageſſe.

J'ai cherché à lui rendre ma maiſon la plus agréable de toutes celles qu'il fréquente ; tant de jeunes gens ne vont chercher ailleurs des diſſipations ruineuſes & quelquefois funeſtes, que parce qu'ils ne trouvent que l'ennui chez eux. Je laiſſe à mon fils toute la liberté qu'il peut deſirer ; mais je mets tous mes ſoins à lui faire aimer ma ſociété. Je connois peu de perſonnes ſenſées qui ne lui accordent leurs ſuffrages, & les meilleurs juges remarquent dans toute ſa conduite, que quand le premier feu de la jeuneſſe ſera paſſé ; il aura

une façon de penser solide & noble en même tems : je ne crains à présent qu'un peu trop de roideur dans son caractère ; il défend quelquefois ses opinions avec trop de vivacité. A son âge, je n'aime pas lui entendre dire aussi affirmativement : *C'est ainsi que je pense ; chacun à sa maniere de voir les objets, c'est la mienne, je ne suis pas maître de la réformer.* Ce qui me console cependant, c'est que jamais il ne s'échauffe davantage, que lorsqu'il s'agit des intérêts de la vertu. Je voudrois aussi corriger quelque chose dans son extérieur ; son abord est froid, on le jugeroit même haut à l'égard des personnes qu'il connoît peu. Avec de l'esprit, avec une figure agréable, on ne pourra le croire timide ; on ne lui pardonnera jamais la froideur de son accueil.

Il en coûte à ma tendresse, mais enfin je songe comme vous me le conseillez, ma chere Cousine, à lui avoir une compagnie de Cavalerie ; ce n'est qu'en atten-

dant qu'il eſt inſcrit aux Mouſquetaires [1] ; il voudroit de tout ſon cœur hâter le moment où il ſe verra à la tête d'une ſoixantaine d'hommes à cheval. Quel bonheur ſurtout, s'il pouvoit bientôt les conduire à la guerre ! Le malheureux, il ne ſonge pas aux larmes qu'il me coûtera ! Vous avez lu les contes de M. Marmontel ? Eh bien ! Madame, mon fils eſt le Lindor de l'un de ces contes. En général, tout ce qui eſt brillant le ſéduit ; il eſt paſſionné pour tous les genres de gloire : placé dans de favorables circonſtances, il doit aller au grand, ou ma tendreſſe m'aveugle... Mais en ſera-t-il plus heureux ? L'ambition l'éloignera de ſa mere : ah ! je ſais bien un moyen de le fixer près de moi. Vos vues ſont les miennes à cet égard ; quel dom-

[1] Ces lettres ont été écrites lorſque cette troupe, auſſi brillante que valeureuſe, ſubſiſtoit encore & formoit une eſpèce d'école guerrière pour la Nobleſſe de la Nation.

mage ſi celles d'Hortenſe les contrarioient comme vous ſemblez le craindre. Il ne faut rien précipiter, rien forcer ſurtout; laiſſons agir les évènemens, laiſſons les cœurs de nos enfans s'expliquer eux-mêmes. Pour le préſent, je me borne à déſirer, à eſpérer une auſſi charmante union; ſi jamais elle a lieu, peut être verrons-nous encore M. de Saint-Juſt dans cette capitale, qu'il fuit ſi obſtinément : il a bien tort; je connois plus d'un Pariſien qui l'y retrouveroit avec plaiſir, je l'en aſſure de la part du Préſident de Priville & du Comte de Bloſſage. Vous reconnoîtrez facilement le cœur d'une mere à la longueur de ma lettre; on ne peut ſe borner quand on parle d'un fils, & ſurtout quand il y a plus de bien que de mal à en dire. Pour mon Chevalier, il eſt toujours à Nanterre, ſa ſanté s'affermit chaque jour, il promet d'être d'une jolie figure, mais il reſſemble plus à Julie qu'à ſon frere aîné.

J'allois cacheter ma lettre lorſque l'on m'a apporté un billet de votre Hortenſe; elle me mande qu'elle ſera au parloir à quatre heures & demie : j'ai été bien aiſe de la prévenir, car je n'aime point à attendre à la grille.... Charmante Hortenſe ! ah ! quittez vos idées de retraite, votre goût pour le cloître feroit le malheur d'une mere bien digne de lui être préférée.



LETTRE III.

La même à la même.

Le 21 Avril.

LA petite Cousine est depuis hier au soir avec moi, ma bonne amie ; je me hâte de vous le mander. La séparation fut des plus douloureuses. On est encore bien loin d'oublier ce cher Couvent ; on a le cœur gros, & l'on a répondu comme on a pu à quatre ou cinq adieux touchans qui nous sont parvenus par la petite-poste. Ah ! nous allons lui donner de l'exercice ! je me garderai bien de m'opposer à cette correspondance, ce seroit le moyen de manquer le but que nous nous proposons. Dans ce moment même il y a sur la toilette d'Hortense une lettre à l'adresse de la mere Sainte-Lucie, fille du Comte de Montalbin, qui, je crois a des terres auprès de vous. Voilà la seconde

qu'on écrit à cette charmante Religieuſe, c'eſt l'amie par excellence, & ſi je m'y connois, la premiere & peut-être la ſeule cauſe de la vocation que vous craignez. Madame de Montalbin n'a guère que vingt-deux ans; je n'ai pas vu de plus jolie figure; elle a de la douceur, de l'eſprit, une gaieté tout-a-fait intéreſſante; vous ne vous étonnerez pas qu'Hortenſe en ſoit l'amie.

Le moment du départ m'arracha des larmes; cette pauvre Madame de Montalbin & votre fille pleuroient de ſi bon cœur! Nos révérendes Meres anciennes avoient auſſi leur mouchoir à la main, & faiſoient à la petite Couſine les ſermons les plus pathétiques; on lui repréſentoit tous les périls auxquels elle alloit être expoſée dans le monde: & cette peinture, vous l'imaginez bien, étoit des plus exagérées. Un ſaint zèle les inſpiroit; mais cependant ce n'étoit pas l'éloquence de ces reſpectables Dames qui faiſoit couler les larmes d'Hortenſe. Madame de Sainte-

Lucie tenoit la main de votre fille dans la ſienne, elle levoit ſur elle de tems en tems ſes yeux mouillés de pleurs ; elle ſe taiſoit, mais ſon ſilence diſoit tant de choſes ! Nous allions prendre congé de toute la Communauté, lorſque l'on annonça mon fils. Il ſe trouvoit par hazard dans le quartier, il avoit reconnu ma voiture & venoit pour enlever, diſoit-il, ſa charmante Couſine ; elle eſt trop belle pour ſe faire religieuſe, m'avoit-il répété ſouvent : mon étourdi la voyant en pleurs au milieu de ces femmes, ne lui fit-il pas encore le même compliment ? A peine ces mots lui furent échappés qu'il en ſentit le ridicule, le rouge lui monta au viſage, & pour cacher ſon trouble, je hâtai notre départ. Hortenſe étoit en voiture, les portes alloient ſe fermer, lorſque la chere Madame de Montalbin s'écria d'une voix étouffée : *Adieu Saint-Juſt, adieu ; hélas ! ſera-ce pour toujours ?* Nous étions déjà partis ; l'on fit courir après nous, & l'on rapporta à votre Hortenſe une corbeille

où étoient les porte-feuilles les plus élégamment brodés, des facs à ouvrage, & mille autre babioles. Précieufe corbeille! Tout cela étoit l'ouvrage de la bien aimée. Ces pauvres enfans!.... Hortenfe auroit peut-être été fans vous la victime de cet attachement d'ailleurs fi intéreffant. Que de prétendues vocations fur lefquelles on prend ainfi le change! Et quels regrets, lorfque l'illufion vient à fe diffiper! Mais hélas! quel comble d'horreur! quand on eft contrainte de s'enfevelir dans un cloître pour obéir aux vues ambitieufes d'une famille dénaturée.... Ah! détournons les yeux d'un tel tableau. Avez-vous lu Mélanie, Madame, la belle leçon pour les peres & meres? Je ferai connoître cette piece à mon Hortenfe; mais pas encore, j'aurois l'air de vouloir la contrarier; un remede employé à contre-tems, eft fouvent un poifon.

Vous trouverez bon fans doute que fon maître de clavecin continue à lui donner des leçons. Je compte auffi lui faire voir

les principales curiosités de notre capitale : je la menerai incessamment à Versailles ; il lui faut de la dissipation, & à vous, ma chere amie, beaucoup de ménagement. Souvenez-vous qu'il est ici bien des personnes qui prennent à votre santé le plus vif intérêt.

LETTRE IV.

Le Marquis de LUZIGNI à Madame de SAINT-JUST.

Le 25 Avril.

MAMAN veut absolument que je vous écrive, l'excellent tour qu'elle me joue ! On reconnoît en tout une bonne mere. Mais savez-vous bien, ma Cousine, que sans plaisanter vous devez presque me savoir gré de cet effort? A un premier début dans le monde, on a tant de choses à connoître, tant d'autres à penser, tant à courir, qu'il ne reste guère de momens

pour écrire : je fuis d'une diffipation.... On me rencontre partout, je veux tout voir & ne vois rien: je n'y fuis plus.

Ma petite Coufine eft charmante, vraiment charmante, quel dommage qu'elle eût été Religieufe ! Je n'ai pas toujours fait cette réflexion fi à propos. De la modeftie, de la douceur... Ah ! j'en raffole. Eh bien ! voilà comme je me figurois une femme aimable ; le modèle étoit dans ma tête, mais je n'en avois pas encore vu de copies, j'en connois une à préfent. Que Maman ne me reproche donc plus d'avoir une imagination chimérique. Si mon cœur étoit plus fenfible, je n'en répondrois pas depuis quelques jours, mais mon heure n'eft pas venue, & elle eft encore loin. Madame de Luzigni croit le contraire ; mes affiduités auprès de la Comteffe de *** m'ont valu quelques railleries de fa part ; elle n'eft pas trop clairvoyante avec fa permiffion, cette Dame me plaît parce qu'elle a autre chofe que du jargon & des minauderies ; elle lit des ouvrages de

philoſophie, & qui plus eſt, elle les comprend : il ſort ſouvent de très jolis vers de ſon porte-feuille, & quoiqu'en diſe la jalouſie, ils lui appartiennent ; elle raſſemble quelques gens d'eſprit chez elle, mais elle eſt leur muſe & non leur ſecrétaire. N'admirez-vous pas, chere Couſine, la manie de notre ſexe ; quel ridicule à lui de s'approprier tous les talens à l'excluſion du vôtre ? Nous nous plaiſons à déprimer les objets de notre culte ; notre orgueil contraint de reconnoître l'empire que l'amour vous donne, ſaiſit tous les moyens de l'affoiblir, & en vous diviniſant nous cherchons à vous avilir par l'ignorance. Il ſemble que nous voudrions renouveller le tems où l'on adoroit des ſtatues. C'eſt bien entendre les intérêts de notre vanité ! Ne croyez point qu'il y ait quelque choſe de perſonnel dans cette réflexion, oh ! non, pour défendre la beauté, il ne faut pas être amoureux, il ne faut pas même être galant, il ne faut qu'être juſte & je me pique

de l'être. La Comtesse est très - aimable, mais je la vois sans danger pour mon cœur ; oui, oui, c'est bien de sang froid que je l'admire : gaie, mais sensée quand il le faut ; de l'esprit sans prétention, de la décence sans pruderie. Voilà comme je voudrois toutes les femmes, on ne leur reprocheroit plus de nous gâter l'esprit en nous donnant des manieres.

J'aimerois bien autant vous savoir ailleurs qu'où vous êtes ; je suis comme ma mere, je n'ai pas grande foi à ces eaux miraculeuses, je serai peut-être puni quelque jour de mon incrédulité. Que diriez-vous, chere Cousine, si vous m'alliez voir passer à Moulins, appuyé sur une béquille & vous demandant vos commissions pour le Mont-d'Or ; car nous allons avoir la guerre ; je lis quelquefois la gazette : je vois un orage se former dans le Nord, il ne tardera pas à crever, je le gagerois. Apprêtez donc un sopha pour votre pauvre Cousin, que vous ne reverrez peut être plus qu'avec une

jambe de bois. En attendant je profite des deux que j'ai encore, je suis en chenille, je cours aux François.

P. S. A propos, Madame, on m'apprend que le Comte de N.... est aux eaux avec vous. Il a promis pour moi à ma mere une Compagnie dans son régiment. De grâce rappellez-lui sa promesse, pressez-le, il me tarde de porter l'uniforme. Cette vie de Paris est charmante, mais elle m'ennuie quelquefois à mourir, je suis déjà las de tout ce train-là. C'est de bonne heure, me direz-vous, j'en conviens, mais c'est qu'aussi j'ai un germe de philosophie, j'ai des principes qui ne s'accomodent guères de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends; je les sentois s'ébranler depuis plusieurs jours. Il me faut une retraite de quelques mois à Clerfontaine, j'emporterai Télémaque & Montaigne & j'en reviendrai meilleur ou du moins plus raisonnable.



LETTRE V.

Madame de SAINT-JUST à la Marquise de LUZIGNI.

Au Mont-d'Or, le 8 Mai.

ENFIN, graces à vos ſoins, ma chere Hortenſe m'eſt rendue ! Vous la gardez, vous la conſolez, vous l'inſtruiſez, vous vous chargez d'accoutumer inſenſiblement ſes yeux délicats à ce grand jour qui d'abord a dû les éblouir. Que nous allons toutes deux vous avoir d'obligations ! Vous pourriez bien en effet être remontée à la vraie ſource de ſa prétendue vocation ; je n'en veux pas de mal à Madame de Montalbin, elle a appris à ma fille qu'elle avoit un cœur, elle a partagé le ſien avec moi ; mais je ne crains pas que ce partage m'ait fait tort. Il n'y a qu'un ſentiment qui veuille occuper l'ame toute entiere

entiere ; puisque Hortense peut avoir une amie, elle le connoîtra tôt ou tard. C'est un moment bien important dans sa vie, mais près de vous je ne crains pas qu'il soit fatal pour elle, surtout si le petit Cousin doit le faire naître un jour.

Plus j'y songe, moins j'appréhende que cette premiere entrevue de nos enfans soit dangereuse pour leur repos, en tout cas, la retraite de Clerfontaine y mettroit bon ordre : si elle a lieu, je ne veux pas qu'on m'y oublie ; je prétens recevoir de ce château une lettre bien philosophique, bien sombre, un supplément aux nuits d'Young.

J'augure à merveille de mon séjour ici, je commence à sentir du mieux dans ma situation, je suis à la vérité entourée d'objets peu agréables ; une multitude de vieillards courbés par des rhumatismes ; des Militaires criblés de blessures, des jeunes femmes languissantes à la suite de

leur couches : tel eſt le ſpectacle que m'offre ce lieu-ci ; je n'y ſuis pas gaie, mais une mélancolie douce eſt un état qui convient à mon ame. Adieu, continuez de charmer par vos lettres les rêveries de ma ſolitude.



LETTRE VI.

La Marquise à Madame de SAINT-JUST.

Du 12 Mai.

NOTRE voyage dans Paris, ma chere Cousine, est bien près de sa fin ; l'Abbé de Réville nous accompagne dans toutes nos courses, son excellente mémoire nous est du plus grand secours ; il a sur les moindres curiosités de cette ville une multitude d'anecdotes. J'habite la capitale depuis bien des années, & la moitié des lieux que nous avons visités m'étoit inconnue ; j'ai pour moi beaucoup d'exemples pareils, mais ils ne me justifient pas : que de gens vous entretiennent des raretés de Rome qu'ils ont vue & ne vous parleroient que par ouï dire des monumens de leur patrie.

Votre Hortense m'enchante, rien de plus aimable que son esprit ; les réflexions

qu'elle fait urtout ce qu'elle voit, m'étonnent souvent & m'intéressent toujours. Je remarque avec le plus grand plaisir combien elle est sensible, tout ce qui n'est que beau ne l'arrête pas longtems, mais les moindres objets qui portent l'empreinte du sentiment attirent & fixent ses regards. Qu'elle a surtout été attendrie à la vue du magnifique tableau de Madame de la Valliere! Je crus que je ne l'arracherois pas de l'église des Carmélites; elle passa la nuit à lire l'histoire de cette femme intéressante; & dans la matinée, elle écrivit à Madame de Montalbin; j'ai bien désiré voir cette lettre, mais de peur de l'embarrasser je n'ai osé la lui demander. Au reste Hortense commence à prendre en moi la plus entiere confiance, elle m'a communiqué une partie de sa correspondance avec sa charmante Religieuse. La maniere dont elles se peignent leur amitié est tout-à-fait touchante, mais je crois que Madame de Montalbin l'emporte encore sur votre fille; ah! c'est que les amie

ſont bien chères, lorſque le cœur n'oſe admettre d'autre ſentiment que l'amitié.

J'ai remarqué que dans leurs lettres il eſt moins queſtion de retraite depuis quelque tems. Voici comme Hortenſe s'exprimoit dans ſa derniere : « Si Madame la » Prieure a deviné juſte en vous aſſurant » que dans peu je perdrois l'envie de me » faire Religieuſe, croyez du moins, ma » tendre amie, que rien ne diminuera la » ſincère amitié que vous m'avez inſpirée; » je puis en venir à regarder le cloître » avec indifférence ; mais quelqu'état que » j'embraſſe vous ſerez toujours préſente » à mon cœur. Ceci ne vous ſemble t-il pas du meilleur augure ?

Ce ſoir nous avons été au Coliſée. Hortenſe a été toute confuſe d'y fixer les regards. C'eſt bien autant à ſa modeſtie qu'aux agrémens de ſa figure qu'elle a dû cet hommage. Les femmes modeſtes piquent beaucoup la curioſité dans ce pays-ci. Vous en devinez la raiſon, elle ne fait pas l'éloge de notre ſexe. Vous connoiſ-

sez assez la tournure d'esprit de votre fille, pour imaginer l'effet qu'a produit sur elle le temple de la frivolité françoise. Mon fils nous y accompagnoit, il étoit à côté d'Hortense & lui parloit avec beaucoup de vivacité, lorsque M. de Lorme est venu nous aborder, & s'est adressé au Marquis. Celui-ci, tout occupé de sa Cousine, & peut être un peu faché de trouver son Gouverneur dans un lieu public, lui a répondu d'un air qui m'a déplu. Je le lui ai fait sentir. Ma remontrance l'a vivement affecté, & ce n'a pas été en pure perte. Après quelques momens, il a reconnu son tort; nous a quittés; a été chercher M. de Lorme & a causé avec lui toute la soirée. Pendant le souper, il étoit placé à ses côtés & lui a fait mille politesses. Cette conduite a infiniment attendri Hortense. Elle l'avoit excusé lorsque nous étions au Colisée; mais ce qu'il a fait pour réparer sa faute lui a mérité des éloges. Ah! s'il avoit entendu ce qu'elle me disoit de lui à ce sujet! Nous aurions sans

doute abjuré le goût que nous avons pour la Comtesse de ***. Au reste, il s'en défend plus que jamais. Il seroit même tenté de ne pas entendre raillerie là-dessus, surtout quand c'est devant sa Cousine que je le plaisante. Il n'y a point encore d'amour dans ces deux ames-là, mais il y règne bien la meilleure amitié. Mon Dieu, ma chere Cousine, qu'il me seroit doux de les voir tendrement unis. Ils me semblent si bien faits l'un pour l'autre ! Je ne crains pas que M. de Saint-Just mette obstacle à leur bonheur. Ce seroit détruire le nôtre. Assurez-le, ce cher Cousin, des sentimens de sa bonne parente, & aimez-là toujours un peu.



LETTRE VII.

Madame de SAINT-JUST au Marquis.

Au Mont-d'Or, le 8 Mai.

QUELLE pétulance ! quelle vivacité d'imagination pour un apprentif philosophe ! Ah ! vous êtes encore bien jeune, mon ami ; n'importe, je vous aime comme cela. Les passions ne sont pas à craindre quand on a, ainsi que vous, de la raison & une mere éclairée pour la conduire. Ma lettte va sans doute vous trouver dans votre retraite. Me pardonnerez-vous de venir vous y troubler ? Suis-je aussi enveloppée dans l'arrêt de proscription que vous avez prononcé contre le genre humain ? Exceptez-moi par pitié, votre arrêt me porteroit malheur ; les eaux me seroient inutiles, & j'ai envie de guérir bientôt pour aller trouver Hortense & ma Cousine. Si vous teniez encore au

monde, vous auriez quelque part à mon empreſſement ; mais je vois bien qu'il faut ſe détacher de vous. Cependant, Monſieur, qu'allons-nous devenir, ſi vous interrompez toute relation avec vos amis, dans un moment ſurtout où votre correſpondance ſera ſi intéreſſante ? Ah ! de grace, ne nous laiſſez pas ignorer vos progrès dans ces connoiſſances ſublimes qu'on ne peut acquérir que par la retraite & la méditation. Dépeignez-nous de tems en tems les avantages de votre ſituation, que nous ſoyons du moins heureux de votre bonheur.

Pour moi ; ſans chérir comme vous la retraite, je vois ici plus de monde que je ne voudrois. La ſociété des vrais amis eſt une grande conſolation quand on ſouffre. Celle des ſimples connoiſſances eſt à charge ; l'intérêt qu'on ſemble prendre à votre ſort eſt ſi léger, ſi ſuſpect ! On n'a pas la douceur de ſe plaindre, parce qu'on a la crainte d'ennuyer. Oh ! je tiens bien encore à la foible humanité par ma

ſenſibilité à la douleur. Il me ſaudroit les ſecours de votre rare philoſophie pour m'apprivoiſer avec cet ennemi. Dès qu'il me laiſſe reſpirer, je retrouve ma gaité; mais le grand ſecret ſeroit de la conſerver au milieu de la criſe, & c'eſt celui que vous me donneriez ſans doute.

Je n'ai fait qu'à regret votre commiſſion auprès de votre futur Colonel. Je crains qu'il n'ait acquieſcé à votre demande plutôt que vous n'auriez deſiré. Il veut vous procurer la premiere compagnie vacante & ſeroit bien aiſe qu'en attendant, vous vous miſſiez en devoir de joindre ſon corps au plutôt pour y prendre une ſous-lieutenance. Troubler ainſi ce cher Couſin dans ſon déſert! Cela eſt horrible! Je prends vraiment part à votre ſituation. Adieu, Monſieur le Philoſophe; ſavez-vous qu'avec ce titre-là vous aurez bientôt des droits à mes reſpects? Bon ſoir mon ami.



LETTRE VIII.

Le Marquis à Madame de SAINT-JUST.

Le 12 Mai.

VOUS plaiſantez de mon projet, rien n'eſt pourtant plus ſérieux. Oui, Madame, le monde m'ennuye. Je ne dis pas que ce ſoit ſans retour, mais je dois le fuir jusqu'à ce que le goût m'en revienne. Ah! ne croyez pas que les liens qui m'y attachent ſoient bien difficiles à rompre. Il en eſt d'autres que je redoute.... C'en eſt fait, l'illuſion ceſſe, le maſque eſt tombé; le tourbillon m'excede. Par exemple, je viens du Coliſée, j'en apporte plus que de l'ennui. C'eſt du dégoût, c'eſt de l'horreur. Quel air contagieux on y reſpire! Si je m'y expoſois plus long-tems, je ne répondrois pas de moi; je me ſens trop foible pour conſerver mes principes au milieu d'un monde corrompu qui ſe fait

gloire de les méconnoître tous. Ces hommes insensés que leurs passions aveuglent s'enorgueillissent des chaînes les plus honteuses ; & moi, Madame, mon esprit s'effraie des nœuds les plus honnêtes... Je veux être libre... Je ne dois connoître d'autre sentiment que l'amour de l'humanité, la tendresse filiale, l'amitié. Tout autre amolit l'ame, ébranle les principes... Hélas ! que de tourmens je me préparerois !... Fuyons, il en est tems encore... Je monte en voiture & ne prends avec moi ni l'amour ni l'ennui, la philosophie seule m'accompagne, avec elle on ne connoît ni l'un ni l'autre.

Je pars sans voir personne. Je devois souper demain chez cette Comtesse dont je vous ai parlé. Qu'elle s'arrange. Toutes ces femmes à grands airs vous fatiguent à la longue. Oh ! ma Cousine, la simplicité, la douceur, voilà ce qui convient à votre sexe. Je suis pourtant fâché de quitter Mademoiselle de Saint-Just, & surtout ma mere ; mais je les reverrai avec d'autant plus de plaisir dans quelques mois. Adieu, Paris, adieu.

LETTRE IX.

Le Marquis à sa Mère.

De Clerfontaine, le 19 Mai.

OH ! la plus tendre des meres, partagez mon ravissement ; pourquoi donc me laissiez-vous ignorer jusqu'ici un séjour si charmant? Comme sa situation est pittoresque! Comme son air est pur! comme ses habitans son bons! Les ruisseaux y sont plus clairs qu'autre part. Les oiseaux ne chantent pas si bien ailleurs. Tous les êtres sensibles ou non, paroissent se plaire dans ce climat. Tout y attache jusqu'à ce rocher qui semble menacer le château. Un méchant n'y verroit qu'une énorme masse prête à l'écraser. Pour nous, Maman, c'est un abri élevé par la nature contre les ardeurs du Midi. Jamais la nuit ne m'avoit paru si majestueuse qu'à Clerfontaine. Ici mes regards cessent d'être éblouis

par des objets frivoles; ils ſe portent naturellement vers le Ciel. Que j'aime à contempler en ſilence ces globes qui roulent ſur nos têtes; la lune ſurtout... Vous riez.... Eh bien ! oui, la lune, non pas comme l'aſtre des amans, je ne lui connois point encore ce charme ; mais elle en a tant d'autres; ſa douce lumiere invite à cette mélancolie ſi tendre qui fait le plaiſir de l'ame, lors même qu'elle eſt indifférente. Que d'attraits elle prête à la nature pendant le calme de la nuit! & ce calme, qu'il eſt délicieux quand il en règne un pareil dans la conſcience ! Enfin, j'éprouve ici des ſenſations dont je n'avois pas d'idées. Oh ! Paris, je puis déſormais braver tes poiſons, j'ai trouvé l'antidote.

Ce dont je ne puis trop me louer, ma mere, c'eſt de l'accueil de ces bonnes gens : dès qu'ils ont ſu que j'étois votre fils, ils ſe ſont rendus en foule au château; c'étoit bien plus que la curioſité qui les y amenoit : le plus vif attendriſſemenr ſe peignoit dans tous les yeux. Comme

j'ai été pénétré de les voir se presser autour de moi ! C'étoit à qui obtiendroit une parole, à qui me rendroit un léger service ou répondroit à quelqu'une de mes demandes. Comme ils parlent de vous ! Leur simplicité ignore cette fausseté de convention que nous appellons politesse. Ils vous aiment, ils vous desirent, & vous les négligez ! Il me semble que je préférerois les marques grossieres de leur attachement à tout ce que l'affabilité parisienne à de plus rafiné. Vous pourriez être reine ici. Vos courtisans ne seroient pas brillans, je l'avoue ; mais du moins leurs hommages ne seroient point suspects. Ah ! venez donc plus souvent régner au milieu d'eux. Votre terre de Limeuil est trop près de Paris. On y a déjà des manieres, & à travers ce masque, on a peine à déméler la vérité. On aime bien autrement ici.

Le Concierge ne tarit pas sur votre compte. Il est un peu verbeux, le bon homme. Eh bien ! je me suis plu à son bavardage.

Il m'a conté mille anecdotes ſur mon grand-pere & mon biſayeul. Les traits de bienfaiſance & d'humanité qu'il leur attribue, valent bien des titres de nobleſſe. Si ces Gentilshommes avoient été plus illuſtres, ils n'euſſent peut être pas été ſi bons. Il m'a montré leurs portraits; à cet aſpect mon cœur a friſſonné. J'ai cru un inſtant qu'il avoit évoqué leurs mânes ; je leur ai trouvé un air de candeur, de vertu qui me rend croyable tout ce qu'il m'en a dit.

Que je me plais dans ce ſéjour; ah! ma mere, que n'y êtes-vous avec Mademoiſelle de Saint-Juſt, & rien ne m'y manqueroit; mais je m'occupe de vous; vous m'êtes préſentes. Tant que cette charmante illuſion durera, Clerfontaine ſera pour moi l'univers. Si vous n'habitiez pas Paris, je n'y penſerois jamais. J'ai ici tout ce qu'il peut m'offrir de ſéduiſant. A ſes ſpectacles, j'oppoſe le payſage qui m'environne; à ſes concerts, celui des roſſignols qui ſemblent avoir affectionné l'allée ſombre où je vais rêver; au lieu de ſes ballets, j'ai les danses

de nos jeunes payſannes ; au lieu de ſes feſtins ſomptueux, j'ai les productions ſimples, mais ſaines de la nature. Paris m'avoit gâté. Clerfontaine me rend à moi-même. J'y trouve un cœur & des ſens nouveaux.

Mon régime ſe reſſent de la ſimplicité des mœurs que j'ai ſous les yeux. Depuis trois jours que je ſuis ici, aucune viande n'a ſouillé ma bouche. Des légumes, du lait, des œufs ſont les ſeuls mets qu'on ſerve ſur ma table. Plutarque & Rouſſeau ont bien raiſon, ma mere. Comment l'homme s'eſt-t-il dépravé au point de ſe nourrir de chair ! Dieu l'en a puni en lui faiſant trouver du plaiſir au carnage; c'eſt depuis qu'il a pu ſe réſoudre à boire le ſang des animaux qu'il a vu couler ſans répugnance celui de ſes ſemblables. Je veux déſormais conjurer ſa malédiction en me bornant aux végétaux. Oui, ma mere, permettez-moi de continuer près de vous cet innocent régime. Depuis que je m'y ſoumets, il me ſemble que je ſuis plus ſage;

mes sens sont plus calmes, déjà la nature me récompense de me ranger sous ses loix.

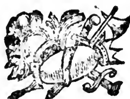
Le lendemain à sept heures du matin.

Tout contribue à mon bonheur ; je ne croyois pas le plaisir si facile à trouver. On le paye si cher à Paris, & on le goûte si rarement ! A la campagne on l'a sous la main & il ne coûte rien. Au milieu de ces réflexions, je me suis égaré dans la prairie qui est au bout du jardin. J'avois mon Télémaque à la main, c'est avec Montaigne, le seul livre que j'aie emporté ; je veux oublier tous les autres. Le paysage enchanteur qui s'est offert à mes yeux, m'a rappellé l'isle de Calipso ; mais je n'ai point craint d'y rencontrer une autre Eucharis. Je suis loin de celle que je pourrois redouter.... Mon aimable Cousine sommeille à l'heure qu'il est.... Ah ! n'allez pas lire ce passage à Mademoiselle de Saint-Just, elle pourroit croire que l'amitié n'est pas le seul sentiment.... Il est vrai que

c'eſt une amitié bien vive ; mais il y a encore loin de là aux tranſports de l'amour. Oh ! je ne l'aime pas ; ſi je l'aimois, aurois-je le courage de m'éloigner d'elle, & auſſi longtems ? Car, ma mere, je veux reſter ici pendant quelques ſemaines ; j'en ai beſoin, pour me remettre de l'impreſſion que Paris m'avoit faite, & pour effacer celle que mon cœur commençoit à reſſentir à mon départ.... Ne vous allarmez point, ce n'eſt pas de la Comteſſe de *** que je veux parler.

J'allois cacheter ma lettre, lorſque le Concierge & ſa femme ſont entrés. Nous étions en peine de vous, m'ont-ils dit, nous vous cherchions partout ; à qui écrivez-vous donc-là ? A ma mere, ai-je répondu. — A Madame la Marquiſe ? Oh ! dites-lui combien nous l'aimons, combien nous la deſirons. Tenez, mon jeune Monſieur, vous êtes ſon héritier. Un jour nous vous appartiendrons. Vous ſerez un excélent maître, nous le gagerions. Eh bien ! malgré cela, nous faiſons des vœux pour

que vous le deveniez le plus tard qu'il ſera poſſible. Cette phraſe naïve m'a attendri juſqu'aux larmes. Ils ont ſerré mes mains, les ont couvertes de baiſers & de pleurs, & nous n'avons pu, dans ce moment de tranſport, prononcer que votre nom, le nom de leur bonne maitreſſe, de la meilleure des meres.



LETTRE X.

La Marquise à son Fils.

22 Mai.

Je ne puis, Monsieur, qu'applaudir à votre résolution. Quitter Paris pour aller vivre dans les forêts du Berry ! Préférer à nos brillans plaisirs ceux d'une solitude aussi champêtre que Clersontaine ! On ne l'imaginera jamais. Je ne m'exposerai point à en parler, non que je pense que dans ce siécle de raison un parti aussi sensé fût traité de folie ; mais à votre âge avoir autant de force dans l'esprit ! Vivre en Démocrite, & supérieur même à ce Philosophe ; n'avoir pas une Chriséïs pour embellir son désert ! A dix-huit ans, mon fils ! Une telle conduite sembleroit un prodige, & l'on n'y croit plus.

La Comtesse vous est indifférente ! Si cela est, il y a peu de tems, & je vous

dirois bien l'époque de cette révolution. *Vous n'aimez pas votre Cousine.* Oh ! je le crois. Tous les traits de l'amour sont sans force contre un sage. Je ne vous rappellerai point à cette occasion le vers d'Hyppolite :

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

j'aurois l'air de ne me point fier à vos protestations, & je suis loin de vouloir vous faire cette injure.

Que n'ai-je l'avantage de connoître M. Rousseau ; je lui dirois avec quelle exactitude vous vous conformez à ses principes : il seroit fier d'un disciple tel que vous.

J'oubliois de vous mander que nous avons été passer deux jours à la campagne chez M. le Président de Priville. Son fils nous a accompagnées à Chantilly, dont j'ai parcouru toutes les curiosités avec le plus grand plaisir. Je ne suis point encore assez philosophe, moi, pour ne pas préférer ce magnifique séjour aux rochers que vous habitez. Cela viendra peut-être. Le jeune M. de Priville est d'une douceur &

d'une complaisance! Il nous a promis de nous venir voir quand il feroit à Paris. Sa société nous convient fort à toutes les deux, quoiqu'il aime assez le monde & qu'il n'en soit pas encore réduit aux *végétaux*. Il semble aussi se plaire avec nous; mais je me doute bien que je n'y entre pas pour beaucoup.... Votre Cousine vous fait mille complimens.

Je ne m'attends point à vous revoir de si-tôt, je sens que nous sommes vraiment trop peu dignes de vous posséder. Mais, je vous en conjure, ne vous sequestrez pas pour toujours. Eh! que deviendroit le monde, Monsieur, si tous les sages l'abandonnoient?



LETTRE XI.

La Marquise à Madame de SAINT-JUST.

22 Mai.

EH bien ! Madame, mon fils est à Clerfontaine. Quel motif donner à ce voyage ! Il m'assure que la Comtesse est entierement oubliée. Vous devinez celle qui en a pris la place. Mais pourquoi fuir ? Oh ! cela est dans les grands principes. Un Philosophe amoureux ! quelle honte !

Ne riez-vous pas, Madame, en me voyant donner à cet enfant le nom de Philosophe ? Il ne mérite point sans doute ce titre tour à tour si dénigré & si exalté ; il en convient lui-même. De notre tems on eût trouvé ridicule un jeune homme qui eût cité les grands personnages que mon fils veut prendre pour modèle ; mais à présent, Madame, les lumieres sont tellement répandues, l'éducation est si différente

rente de ce qu'elle étoit il y a trente ans; les jeunes gens reçoivent ſurtout de ſi bonne heure celle du monde, qu'il n'eſt pas étonnant d'en trouver quelques-uns qui raiſonnent. Les ſujets heureuſement nés parviennent bien plutôt à développer leurs talens. Mon fils eſt à quelques égards dans ce cas; mais que cette philoſophie précoce fournit de foibles armes à un cœur auſſi ſenſible que le ſien.... Je relis la lettre qu'il m'écrit de ſa ſolitude. Oh! il eſt très-certain qu'il eſt amoureux de ſa Couſine, car il cherche à me perſuader le contraire. Je lui fais dans ma réponſe entrevoir un rival. Si j'ai deviné juſte, il en faut moins pour l'allarmer. Je gagerois que ſa diſcrétion ne tiendra pas à ce piége. Il n'eſt de ſon âge ni de ſon caractère de ſe déguiſer long-tems. Je voudrois pouvoir vous copier ſa lettre. Son enthouſiaſme me divertit infiniment. Quelle tête! Mais il eſt cinq heures, nous allons aux François; c'eſt le ſpectacle que préfere Hortenſe, quoiqu'elle aime beaucoup la muſique.

LETTRE XII.

Le Marquis à sa Mere.

De Clerfontaine, le 26 Mai.

Vous rirez peut-être de mon inconstance apparente. Je vais repartir pour Paris, non que je sois à beaucoup près lâs de Clerfontaine; mais j'ai pour systême de n'épuiser mes goûts sur rien. D'ailleurs une plus longue absence produiroit un mauvais effet sur les personnes de notre société. Si on alloit m'y faire l'honneur de me croire un ours ! Il faut une apparition pour les désabuser; elle sera courte, je vous en préviens. Comme je revolerai promptement à ma chere solitude !

Ce que vous me dites du jeune M. de Priville, m'inspire l'envie de le connoître. Il trouve donc Hortense à son gré ? Croit-il être le seul ? Il faudra que je l'emmene

avec moi pour arrêter les progrès d'un goût qui troubleroit ſon repos. Le ſéjour de Clerfontaine y eſt très propre ; il peut s'en rapporter à moi... Que mon cœur eſt libre ! Qu'il eſt loin de l'amour ! Adieu, ma mere ; je ne ſerai pas longtems ſans vous embraſſer. Peut être arriverai je auſſitôt que ma lettre. Je ſuis parti avec empreſſement. Je reviens de même.

LETTRE XIII.

La Marquiſe à Madame de SAINT-JUST.

29 Mai.

JE l'avois bien prévu, Madame. Hier en rentrant on me remet une lettre de mon fils qui m'annonce ſon retour ; & une heure après, il eſt dans mes bras. Il devoit reſter à Clerfontaine quelques mois. Huit jours ont ſuffi pour le dégoûter de cette fantaiſie. Je n'ai plus de doutes. Il eſt éperdument amoureux de ſa Couſine.

Le prétendu rival lui donne de l'ombrage. C'eſt le jeune M. de Priville, qu'il a trouvé chez moi. Si vous ſaviez quel accueil il lui a fait, après m'avoir mandé qu'il étoit fort empreſſé de le connoître! J'ai pris un malin plaiſir à exciter ſa jalouſie. M. de Priville a été placé auprès d'Hortenſe, & le Marquis relégué au bout de la table. Quels regards il a lancé ſur le pauvre Conſeiller ! Ah ! l'homme ſenſé, que vous êtes encore loin de régner ſur vous même. Que vos paſſions ſont vives ! Avec quelle vérité elles ſe peignent dans tous vos traits !

Vous penſez bien, Madame, que je ne lui ai point laiſſé faire le voyage de Clerfontaine, ſans lui donner un domeſtique de confiance qui pût me répondre de lui. Cet honnête garçon m'a aſſuré que pendant ſon ſéjour, il a gagné l'amitié de tous mes payſans, & leur a fait le bien qu'il a pu avec une affabilité qui ne laiſſe aucun ſoupçon ſur la bonté de ſon ame. Son régime a été des

plus ſinguliers ; il n'a vécu que de lait, d'œufs & de légumes, & il faudroit voir les raiſons qu'il m'en donnoit dans ſa lettre. Au reſte, ce beau ſyſtême s'eſt écroulé à l'aſpect du ſouper d'hier, & mon cuiſinier en a eu l'honneur. Qu'il eſt fou ce cher enfant! Mais au moins, il eſt honnête, il aime la vertu. Tant qu'il ſe conduira comme il l'a fait juſqu'ici, je ne le gênerai point dans ſes goûts ; ni lui, ni moi n'avons à en rougir.

Je veux cauſer demain avec lui. Je veux qu'il me dévoile ſon cœur. Je ne doute pas de ſa confiance. Que ne ſuis-je auſſi sûre du cœur de ſa Couſine ! Je vous le répéte, ils me ſemblent faits l'un pour l'autre. A mon fils qui eſt bouillant, même un peu entêté, il faut une femme telle qu'Hortenſe, douce, ſpirituelle, bonne, pleine de raiſon. Elle me rappelle en tout ſa mere, que j'embraſſe tendrement.

Nous avons eû mon Chevalier pendant quelques jours. Il n'a pas oublié ſa Cou-

ſine de Saint-Juſt. Voici une lettre qu'il m'a laiſſée, en me la recommandant beaucoup. Cette épitre lui ſemble un petit chef-d'œuvre. C'eſt la premiere qu'il ait écrite tout ſeul*.

Une heure après celle qu'on vient de lire.

Je ne puis cacheter ma lettre ſans vous faire part de l'entretien fort animé que je viens d'avoir avec mon fils. J'allois me coucher. Il eſt entré chez moi ; ſon air embarraſſé m'annonçoit qu'il avoit quelque choſe à me dire. Je l'ai d'abord grondé très-vivement. Il s'étoit paſſé entre lui & M. de Priville la ſcène la plus extravagante. De la jalouſie, des fureurs, des propos, que ſais-je ! l'affaire auroit pu aller loin ſi le Conſeiller eût été auſſi peu modéré que lui, & ſi leur démêlé n'eût pas eû des Dames pour témoins. Votre Hortenſe a fait à mon fils une excellente leçon. Je ne l'aurois pas crue capable d'une pareille fermeté. Elle boude Luzigni. Il

* On a retranché cette lettre.

eſt au déſeſpoir, & vient de m'avouer que lorſque ſa Couſine, à la ſuite de cette ſcène a refuſé ſa main pour monter à ſon appartement, les larmes lui en ſont venues aux yeux. Cette confidence l'a conduit à me parler de ſon amour, mais dans des termes que j'eſſayerois en vain de vous rendre. Quelle éloquence! quelle chaleur! C'eſt un braſier que le cœur de cet enfant.

Je l'ai contrarié le moins qu'il m'a été poſſible. Je lui ai repréſenté avec douceur que ſon extrême jeuneſſe devoit éloigner pour quelque tems toute idée de mariage; que d'ailleurs votre fille n'étoit point encore revenue de ſon goût pour le Couvent, & que quand même elle y renonceroit, il étoit fort douteux qu'elle en eut pour un jeune homme auſſi peu formé que lui. Si vous aviez entendu tout ce qu'il m'a dit; ſes inſtances, ſes proteſtations. Il n'étoit pas néceſſaire d'être ſa mere pour en être attendrie. Il m'a conjurée de ne point m'oppoſer à ſon

bonheur. Je croyois m'être munie de beaucoup de courage ; je ne me ſuis trouvé que de la foibleſſe. En finiſſant notre long entretien, j'ai voulu ſavoir s'il avoit confié à ſa Couſine la vive impreſſion qu'elle faiſoit ſur ſon cœur. — Moi, s'écrie-t-il, moi, faire un tel aveu à Hortenſe ! L'oſerois-je ! D'ailleurs ne le lit-elle pas dans mes yeux ? Mon embarras ne l'annonce-t-il pas ? Un langage moins timide la déconcerteroit, l'offenſeroit peut-être. Si j'allois le hazarder, & qu'il déplut, que deviendrois-je? J'en mourrois, ma mere, j'en mourrois. Je ne vis plus que dans l'eſpoir de l'attendrir à force de conſtance, de reſpects, de ſacrifices. Je ſens bien que je ne ſuis pas digne d'Hortenſe ; mais je puis le devenir. C'eſt l'objet de tous mes vœux ; c'eſt le but de tous mes efforts. O ! ma mere, parlez pour moi, ne m'abandonnez point, je n'eus jamais autant beſoin de votre ſecours. — Si vous aviez entendu le ton dont tout cela a été prononcé ! Comme ſa voix étoit altérée !

Si vous aviez vu quel feu brilloit dans ſes yeux pleins de larmes ! ah ! ſans doute vous auriez fini , ainſi que moi , par pleurer avec lui. Je l'ai embraſſé , mais ſans lui donner aucune aſſurance. Il vient de me quitter en me priant de vous cacher encore quelque tems l'état de ſon ame. Je ſuis bien fidelement ſes intentions, n'eſt-ce pas ? Mais ne m'imitez point en me trahiſſant. Adieu ma chere Couſine. Ne plaindriez - vous pas mon fils , ſi Hortenſe étoit inſenſible à tant d'amour?



LETTRE XIV.

Le Marquis à Madame de SAINT-JUST.

A deux heures du matin, le 30 Mai.

QUE la datte ne vous étonne pas, on ne dort point en l'état où je suis. Mon cœur palpite avec violence. Mes yeux sont baignés de larmes, tous mes sens sont agités. Est-ce le moment de prétendre aux douceurs du repos. Ah! Madame, ayez compassion de moi. Mon état peut paroître ridicule aux ames dures qui n'ont jamais éprouvé l'émotion d'aucun sentiment.... Vous connoissez si bien celui de la tendresse maternelle! je puis craindre vos conseils, vos reproches, mais non vos railleries.

J'aime, Madame, j'aime éperduement, on n'a jamais aimé davantage, & je n'ai presque d'autre consolation que de l'écrire.

On ne veut pas que je prononce ce mot qui pourroit ſoulager mon cœur. Me voilà bien puni du dedain que j'affectois pour le plus naturel des penchants ; bien déchu de l'aſcendant que je me promettois ſur la plus impérieuſe des paſſions. Helas ! j'éprouve toute ſon impétuoſité ſans pouvoir eſpérer aucune de ſes douceurs. Ne rejettez pas mes plaintes. Recevez-les dans votre ſein ô ma mere!...Pardonnez, ce mot m'eſt échapé, il contient mon ſecret.... O! vous qui avez fait à l'humanité un ſi beau préſent, ſerois-je le ſeul pour qui il ſeroit funeſte ? l'objet que j'idolâtre a-t-il puiſé dans votre ſein toutes les vertus & toutes ſes graces pour en faire l'inſtrument de mon ſupplice?...Je ſuis contraint de m'arrêter... ma main tremblante ne pourroit tracer ces lignes de ſuite ... Mon agitation me donne l'air d'un homme en délire; en eſt-il un plus violent que celui de l'amour? ..... L'amour, qui l'eut pu croire qu'il me fit un jour haïr l'exiſtence ? lui que le ciel nous donna pour la faire aimer; mais, helas !

c'eſt quand il eſt partagé, & le mien eſt bien loin d'être payé de retour.

Ma mere s'eſt armée contre moi de toute la ſévérité dont elle eſt capable. Jamais la raiſon ne fut plus auſtere, plus accablante que dans ſa bouche. Et quand je parviendrois à triompher de ſa réſiſtance (& j'y parviendrai; je connois ſon cœur), de quoi me ſerviroit ſon aveu ſans le vôtre, ſans celui d'Hortenſe? — Je ſuis ſi jeune...... Eh quoi! eſt-on jamais trop jeune pour le bonheur? La vie eſt-elle ſi longue pour qu'on puiſſe le laiſſer échaper quand il ſe préſente? Et ſi j'étois deſtiné à faire celui d'Hortenſe; puis-je commencer trop tôt? — Mon amour n'eſt peut-être qu'une fantaiſie..... Quel ſoupçon injurieux! Hortenſe l'objet d'une fantaiſie! ſi j'oſois le croire un inſtant, je la fuirois; je fuirois le jour. Je ſerois indigne d'elle & de la vie. Oh! non, jamais ſentiment ne fut plus profond, plus motivé que celui que j'éprouve. Il ne tient pas uniquement aux attraits extérieurs dont Mademoiſelle

de S. Juſt eſt pourvue. Si je l'adore, c'eſt que ſa figure toute ſéduiſante qu'elle eſt, n'eſt encore qu'une foible expreſſion des beautés de ſon ame. Un caprice amoureux eſt l'effet d'un coup d'œil. Il diſparoît comme il eſt né. Mais ſe plaire à la ſociété d'un jeune objet: céder involontairement à un charme nouveau qui fait négliger tout le reſte : chercher à ſe diſſimuler ce feu naiſſant : s'enfuir pour l'étouffer dans ſes commencements, ſentir ſes progrès s'étendre avec une rapidité, une violence que l'abſence ne fait qu'accroitre; revoler malgré ſoi aux pieds de celle qui l'alluma; en être devoré, brûlé, conſumé, pleurer, en perdre le ſommeil. Si ce n'eſt pas là de l'amour il n'exiſta jamais. Et voilà, Madame, trait pour trait, l'hiſtoire du mien. Helas! ſa peinture ne vous attendrira-t-elle pas? c'eſt de vous ſur tout que dépend mon ſort. Vous avez ſur Hortenſe un droit que lui rend ſacré votre tendreſſe; celui de commander à ſon cœur ſans le contraindre. C'eſt vous qui l'avez formé;

C'eſt par vous qu'il reſpire. Permettez à Mademoiſelle de S. Juſt de m'y accorder une place & je la tiens pour aſſurée.

Je ſuis bien loin de croire la mériter ; la vivacité, la pétulance de mon caractere me rendent indigne de la douceur, de la bonté du ſien : comme elle me l'a fait ſentir hier. Elle a lancé ſur moi un regard dans lequel j'ai preſque remarqué de l'indignation. Jugez combien je ſuis coupable : c'eſt moi qui trouble pour la premiere fois la ſérénité de cette ame paiſible & celeſte, & je prétendrois l'intereſſer ! Mais je vais la calmer, reparer mes torts, implorer ma grace : il faut que je l'obtienne ; duſſai-je mourir à ſes pieds. Témeraire que je ſuis ! j'ai oſé me plaindre qu'elle marquât de l'eſtime à un jeune homme honnête que ma mere reçoit avec plaiſir. J'ai oſé le bruſquer. J'ai conçu de l'ombrage de ſes aſſiduités. Et de quel droit puis-je être jaloux ? Helas ! loin d'être l'amant préféré, je doute encore ſi l'on ne me deteſte pas...

Me detester ! en seroit-elle capable ? La haine est-elle faite pour son cœur ! non, il lui seroit aussi difficile de haïr, qu'à moi de ne pas l'aimer .... Ayez donc pitié de moi : je vous en conjure de nouveau, ma seconde mere. (Permettez-moi ce titre) il soulage ma douleur. Il me fait voir le bonheur dans une perspective moins éloignée. Ah ! n'allez pas me desespérer par un refus cruel. Ma tête est aussi ardente que mon cœur est tendre. Elle supporte tout ce qu'elle est capable de supporter. Elle succomberoit à une situation plus violente. Un rayon d'espoir va encore me faire tenir à la vie jusqu'à votre reponse. Le dissiper c'est commander ma perte. Vous aimez tant ma mere ! voudriez-vous la priver d'un fils ? si vous n'avez pitié de moi, ayez du moins pitié d'elle.



LETTRE XV.

La Marquise à Madame de SAINT-JUST.

30 Mai.

La paix est faite entre nos deux enfants & le moment de la réconciliation m'a bien attendrie. J'étois avec Hortense dans mon cabinet de toilette, nous parlions du Marquis. Je disois à la petite cousine combien il avoit été touché de ce qui s'étoit passé la veille; combien il m'avoit prié de lui obtenir son pardon, & vous devinez les réponses modestes & honnêtes de votre aimable fille... Les portes de l'Hôtel s'ouvrent; mon fils entre, ayant à côté de lui dans son cabriolet un homme âgé dont l'habit annonçoit un simple artisan. Luzigny saute à terre, offre la main au vieillard qui paroissoit avoir peine à marcher. Un laquais le soutient à droite, mon fils à gauche; & ils le conduisent dans une salle basse. Ce

ſpectacle me cauſe la plus vive inquiétude. Je ſonne ; on ne vient point aſſez vite ; je deſcends avec Hortenſe. Impatientes de nous éclaircir : nous entrons précipitament ; nous trouvons le vieillard ſeul avec un de mes gens auquel il diſoit : que vous devez aimer votre jeune maître ! comme il eſt bon. — Dès qu'il nous apperçoit il veut ſe lever. — Reſtez mon ami, reſtez. Eh qu'avez-vous ? Pourquoi mon fils vous a-t-il conduit ici. — M. votre fils, Madame : ah le digne Seigneur .... Ce n'eſt pas la douleur que je reſſens qui me fait pleurer .... Mais trouver tant d'humanité : Imaginez, ma chere Dame ; je paſſois au coin de la rue qui conduit chez vous. Le cheval de M. votre fils alloit fort vite. Le Domeſtique a beau crier *gare*, *gare* : je n'ai pas le tems de me ranger ; je ſuis renverſé. Je ne ſais comment M. votre fils a pu arrêter ſon cheval. C'eſt un miracle que la roue du cabriolet ne m'ait pas écraſé. — Dieu ! s'eſt écriée Hortenſe, vous.

avez du vous faire grand mal. — Non Mademoiselle : ma tête eſt un peu embarraſſée ; mais ce ne ſera rien ; j'en ſerai quitte pour la peur. Si vous aviez vu comme le jeune Monſieur à ſauté de ſa voiture. Il fondoit en larmes. Je ne me le pardonnerai jamais, s'écrioit-il, je ne me le pardonnerai jamais. Il me croyoit dangereuſement bleſſé ſans doute. Je l'ai raſſuré. Il m'a ſauté au cou. Il m'a embraſſé; oui, Madame il m'a embraſſé. Mon ami, m'a-t-il dit, ne me croiez pas inhumain.... Ah! de la vie je ne monterai en cabriolet. M'expoſer à tuer un homme, un bon citoyen, un pere de famille ! .... Et puis, il a ajoûté : Pourriez-vous ſoutenir le mouvement de la voiture ? Nous irons doucement. Vous êtes logé loin d'ici. Je vous menerai d'abord chez moi. Je vous ferai ſoigner. J'ai eu beau lui repréſenter que mon accident étoit peu de choſe. J'ai voulu en vain m'excuſer; il m'a placé auprès de lui. Le Domeſtique a pris le

cheval par la bride & nous sommes venus au pas. Si vous saviez ce qu'il m'a dit pendant le trajet. Il veut avoir soin de moi, de mes enfants .... Ah ! le bon jeune-homme ! le bon jeune-homme. — Son récit m'avoit émue. L'attendrissement d'Hortense étoit extrême. Mon fils revient apportant quelques vulnéraires. — O ! Luzigny, s'écrie-t-elle en le voyant paroître ! Dans un moment de sensibilité & de trouble involontaire ; elle lui tend la main. Il tombe à ses genoux, couvre cette main de baisers, se releve, court au vieillard, revole à Hortense. — Vous m'avez pardonné, dit-il, d'un ton si reconnaissant... Puis s'adressant à moi, — croyez-vous la blessure de cet homme dangereuse : il revient à votre fille. Repettez-moi, que vous m'avez pardonné. Dieu ah Dieu ! qu'elle nuit j'ai passée. Combien j'ai souffert. Je me rappellois toujours l'air que vous aviez lorsque vous m'avez quitté. Je suis si malheureux depuis que vous ne m'aimez plus. Vous voyez, en lui mon-

trant le vieillard. — Cher Luzigny, a interrompu vivement Hortenſe, la bonté de votre cœur m'arrache des larmes. Le Marquis a volé dans ſes bras. Deux tendres baiſers ont été le prix de ſon humanité & le gage de leur réconciliation.

Je vous laiſſe faire vos réflexions ſur cette ſcène; & finis en vous aſſurant que j'ai pour vous autant d'amitié que nos enfans ſemble avoir d'amour l'un pour l'autre.



LETTRE XVI.

Madame de SAINT-JUST à la Marquise.

A Moulins, le 10 Juin.

Vos Lettres, aimable cousine, m'ont été d'une grande ressource pendant l'exil auquel je viens heureusement de mettre fin. Elles m'ont sauvé de la langueur que doit inspirer un séjour où la caducité paroît sous toutes les formes; où l'image de la mort qui s'offre ici sans cesse, empoisonne les plaisirs par lesquels on tente de s'y distraire. La peinture que vous me faites de vos courses m'a transportée auprès de vous*. Je vous ai suivi par tout; J'ai surpris avec attendrissement des larmes dans les yeux de mon Hortense à l'aspect de quelque malheureux. La grandeur ne l'éblouit pas! Précieuse découverte! hélas ce dangereux

* On a supprimé les lettres où cette relation étoit contenue.

goût pour tout ce qui brille égare la plû-part de nos jeunes femmes, dérange la plû-part de nos familles. Je n'entends rien en politique ; mais j'ofe foutenir qu'en morale le luxe ne peut avoir que des fuites pernicieufes. L'envie de briller augmente la foibleffe d'un fexe & les moyens de féduction dans les mains de l'autre. J'en fuis fâchée pour nos manufactures : mais je ne crois point que les mœurs gagnent à leur profpérité. Hortenfe ne contribuera donc pas à les enrichir par fes caprices difpendieux. Son entretien ne fera pas un fardeau pour l'époux que le Ciel lui def-tine. Je fuis enchantée qu'elle ait natu-rellement ce goût pour la fimplicité. Il en coûte fouvent à une mere de repri-mer dans fa fille le penchant contraire.

L'efcapade du Marquis m'a amufé. J'en avois prévu le dénouement. O ! qu'il eft jeune, le cher enfant. Et il veut qu'on croie bien férieufement à fon amour .... Il m'en a fait une peinture qui m'a réellement at-tendrie .... Ne le lui dites pas, j'en ai

pleuré .... M. le Comte de N. vient de le nommer à un emploi & lui promet une compagnie qui ne tardera point à vaquer. Je le lui mande. Je m'attends à des combats, au déſeſpoir le plus violent; mais il faudra partir. Je ne ſuis même pas fâchée de cette circonſtance. Elle ſervira à nous éclairer ſur la durée de ſes ſentiments.

Vous ſentez mieux que moi les épreuves douces auxquelles il faut le ſoumettre. Il ſeroit auſſi dangereux de ſe rendre tout de ſuite à ſes inſtances, que de les rejetter avec trop de rigueur. L'alliance dont nous avons conçu l'eſpoir m'enchanteroit; mais je ne balancerois point à en faire le ſacrifice, ſi le cœur d'Hortenſe ſe décidoit pour un autre, ou ſi elle ne devoit pas fixer celui de Luzigny. Il y a déja trop d'enfans victimes de la vanité ou des convenances étrangeres à ce qui rend un ménage heureux. Je crois que ma fille n'auroit point à ſe plaindre du Marquis; mais ce n'eſt pas aſſez. Son cœur honnête &

ſenſible veut aimer & être aimé ; & le mariage ſeroit pour elle un ſupplice ſi elle n'y inſpiroit que de l'indifférence. Peſons bien ces réflexions, ma chere couſine, & ne nous décidons qu'en conſéquence. Je compterois plus ſur la paſſion de votre fils ſi elle étoit moins violente ; Mais vous ſavez la fin que prennent toutes les choſes extrêmes. Je connois des femmes malheureuſes, délaiſſées, releguées loin de leurs maris après en avoir été adorées comme il paroit qu'Hortenſe l'eſt de Luzigny. Vous trouverez peut-être mes craintes exceſſives ; une mere eſt excuſable de s'exagerer le danger en pareil cas. Si le Marquis perſévere ; s'il parvient à intéreſſer Hortenſe, je n'ai pas beſoin de vous prévenir ſur mes ſentiments. Nos intérêts ſont communs. Votre aveu ſera le mien ; & un ſoupir de votre niece doit entraîner l'un & l'autre.

Je ſuis de retour à Moulins depuis hier. M. de S. Juſt n'eſt pas reſté oiſif pendant mon abſence. Il a recouvré l'uſage de ſes mains

mains & en a profité pour parcourir des *paperasses* dont je ne soupçonois pas même l'existence. J'admire son courage, il a retrouvé quelques actes qui nous mettent à même de poursuivre notre triste procès; à peine arrivée il faut que je parte pour T... Il le veut absolument. Ma présence, dit-il, accélérera la décision: en effet le dangereux ascendant que doit prendre sur des Juges une solliciteuse de cinquante ans! Maudit procès qui va encore reculer l'heureux moment de revoir ma cousine, ma meilleure amie, & d'embrasser ma fille, ma chere Hortense.

Votre Chevalier est charmant, sa lettre est à merveille. Il sera, je crois, moins sensible que son aîné. Tant mieux pour lui; & peut-être pour vous aussi : car je parie que le Marquis vous inquiette. Je vais lui répondre & de sang-froid s'il m'est possible.



LETTRE XVII.

Madame de SAINT-JUST au Marquis.

A Moulins, le 10 Juin.

Je ne ſuis ni auſſi dure, ni auſſi auſtere que vous paroiſſez le craindre, mon cher ami, je ne ſuis que raiſonnable ; mais dans l'état où vous êtes, ce ſera peut-être à vos yeux la même choſe. Vous dire que vos ſentiments pour Hortenſe nous flattent, nous honorent l'une & l'autre, ce ſeroit poliment vous éconduire. Vous dire que je n'y crois pas, & qu'elle ne doit pas y croire, ce ſeroit vous déſeſpérer ; & je vous aime trop, pour que je puiſſe vous traiter d'aucune de ces deux maieres.

Votre amour eſt violent. Il faudroit être incrédule & cruelle pour en douter ; mais s'il durera, c'eſt ce que vous ſavez auſſi peu que moi. Vous ne commanderez

pas plus à votre cœur quand l'indifférence viendra le refroidir, que vous avez eu d'empire sur lui pour en éloigner cet amour contre lequel vous sembliez si bien armé à Clerfontaine. Le tems seul peut donc décider du dégré d'importance que nous devons attacher à vos dispositions actuelles. Les objections de Madame votre mere sont fondées, quoique vous en disiez. Ce premier feu des passions n'est pas propre à faire former des liens aussi solides que ceux du mariage. Il faut apporter dans cette union une ame plus calme. D'ailleurs vous n'avez pas encore d'état. S'établir en commençant la carriere de la gloire, c'est renoncer à la pousser bien-loin. M. le Comte de N. m'a chargée la veille de mon départ de vous mander que vous pouviez aller joindre son Régiment qui est à Strasbourg. Ce seroit mal débuter que de montrer peu d'empressement à profiter de ses offres. Je présume donc que votre départ suivra de près la reception de ma lettre ; vous

aurez de la peine à vous y résoudre; je le prevois ; mais un *philosophe* doit savoir faire des sacrifices..... Ceux que l'honneur vous impose en cette circonstance , peuvent n'être pas irréparables; vous avez une mere tendre, je suis son amie, Hortense est ma fille: en faut-il davantage pour vous rassurer ?



LETTRE XVIII.

La Marquiſe à Madame de SAINT-JUST.

Le 18 Juin.

Je conviens, Madame, de tout ce que vous m'écrivez ſur mon fils. Si je crois ſon amour ſincere ; je ſais que l'inconſtance eſt ordinaire à ſon âge ; & j'ai auſſi peu d'envie que vous, d'expoſer le bonheur d'Hortenſe : d'ailleurs je ne voudrois pas voir Luzigny marié à dix-huit ans, mais je ſerai enchantée qu'il conſerve une paſſion dont la vertu n'a point à rougir, que l'image de ſon aimable couſine l'accompagne loin de moi, ce ſera un préſervatif sûr contre les perfides Circées qui vont s'offrir à ſes yeux. Hortenſe ſera la *dame de ſes penſées* (pour me ſervir des expreſſions de notre ancienne chevalerie). Ah ! puiſſe

mon fils en imiter la franchiſe, la loyauté & le reſpect à l'égard du ſexe! je ne parle pas de la valeur qui diſtinguoit nos preux Chevaliers, j'aime à croire qu'ils l'ont avec leur ſang tranſmiſe à leur poſtérité; auſſi, ſuis-je bien ſûre que l'amour eſt la ſeule cauſe de ſon peu d'empreſſement à rejoindre ſon corps. Quelque excuſable qu'elle ſoit, j'eſpere qu'elle n'empêchera pas notre jeune ſage., après quelques combats, d'aller où l'honneur & ſon devoir l'appellent.

Il partiroit ſans doute avec moins de repugnance, s'il partoit ſûr de l'attachement de ſon aimable couſine. Cette certitude me paroît peu facile à acquérir, Hortenſe pourroit-elle s'expliquer avant d'avoir votre aveu? Il eſt vrai que votre lettre le contient, aſſez formellement; mais encore faut-il trouver le moment d'en faire uſage.

Le gout du cloître m'effraie moins. Notre amitié pour Madame de Montal-

bin eſt toujours la même. On lui écrit deux fois par ſemaines & l'on ne lui parle plus de s'unir à elle par des nœuds indiſſolubles. J'ai vu quelques-unes de ſes lettres où il étoit queſtion de Luzigny ; mais avec quelle reſerve! la prudence & la modeſtie avoient choiſi toutes les expreſſions. Ce ſoin extrême décele peut-être les ſentiments qu'on veut cacher. Je puis pourtant me tromper ; car, Hortenſe parloit auſſi à ſon amie du jeune Conſeiller de Priville ; & ſa plume étoit également circonſpecte. Que n'ai-je vos yeux pour lire dans ce cœur que la décence rend impénétrable ! J'ai ſa confiance à bien des égards ; mais ſur le chapitre délicat de l'amour, une maman ſeule peut y prétendre.

Le Comte de N... preſſe le départ de mon fils. L'emploi qu'il lui deſtine eſt brigué par pluſieurs perſonnes. Pour peu que nous différions il pourroit lui échapper. Je vais tout mettre en uſage pour le dé-

cider à partir. J'écris ce ſoir à M. de Lanſal un des Capitaines du Régiment dont le Marquis devroit déja porter l'uniforme. C'eſt un ancien ami de mon mari, un homme d'un certain âge, un Officier de mérite; je ne puis remettre mon fils en de meilleures mains. A Dieu ma chere couſine.



LETTRE XIX.

Le Marquis à Madame de SAINT-JUST.

Le 18 Juin.

QUOI! l'homme eſt-il donc né pour être le jouet des contrariétés? Le bonheur n'en approche-t-il un moment, que pour lui préparer d'éternels regrets? J'y touchois. Ces allarmes, auxquelles j'étois en proie ; Hortenſe d'un coup d'œil les avoit diſſipées. Je concevois le doux eſpoir de ne plus exiſter que pour elle. J'étois au comble de la joie. Vains projets d'ambition, vaine fumée de gloire, vous vous étiez diſſipés à l'aſpect d'une félicité plus vraie! L'ivreſſe de mes ſens ne permettoit plus à mon imagination de s'élancer vers une perſpective brillante qui m'avoit ébloui avant que je connuſſe l'amour. J'étois tout à lui, tout à Hortenſe. Un coup de foudre vient m'arra-

cher à cet état délicieux. Une nouvelle, qui m'eût transporté en d'autres circonstances, m'accable aujourd'hui. Le Comte de N... me nomme à un emploi dans son régiment, il m'ordonne de partir; mais je débuterai dans le métier de la subordination par une désobéissance. Est-il en mon pouvoir d'obéir ? Suis-je à moi pour disposer de mes actions ? Oh ! non, je ne partirai point. La Patrie n'a-t-elle pas sans moi des défenseurs ? Mon cœur depuis que l'amour le remplit, ne respire que la paix, l'humanité; & il faudroit qu'il s'occupât des moyens de détruire ses semblables, qu'il s'apprivoisât avec le carnage ! à Dieu ne plaise que je balance dans mon choix. Eh ! je n'aurois pas le pouvoir d'hésiter : Un ascendant invincible m'entraîne. Je viens d'écrire * sous la dictée de l'amour désespéré à M. de N. C'est lui qui sans le savoir demande mon trepas. Je le supplie d'en suspendre l'ar-

* Cette lettre n'a pu se trouver.

rêt pour quelque mois. S'il me refuſe ce délai ; ... Dieu que deviendrai-je ? ... Je m'attends à bien des obſtacles ; mais je n'ai plus de force que pour en triompher. Ma mere fera valoir ſon autorité. J'aurai recours à ſa tendreſſe. Tout ce que je redoute ce ſont les prieres d'Hortenſe. Sa plus foible volonté ſera pour moi un ordre ſuprême. Si elle commande le fatal depart, j'obéirai ; mais quelle obéiſſance cruelle !... Ah ! Madame venez à mon ſecours & encore une fois ne mettez pas le comble à mes chagrins. Je ſuis, &c.



LETTRE XX.

La Marquise à M. de LANSAL, *Capitaine au Régiment de ***.*

Le 18 Juin.

MONSIEUR le Comte de N... votre Colonel, vient M. de permettre à mon fils aîné de rejoindre son Regiment; & quoiqu'il en coute à mon cœur je vais presser son depart. J'aurois du peut-être avoir ce courage plutôt, il est près d'entrer dans sa dix-neuvieme année. Je crois cependant qu'il n'aura pas de grands reproches à me faire, & que ma tendresse ne lui nuira point : Puisqu'il est inscrit aux Mousquetaires depuis quatre ans. Je vous conjure de prendre sous vos auspices le fils de votre ancien ami, de le conduire à travers les écueils qui vont desormais naître sous ses pas. Veillez, Monsieur, veillez sur ce dépôt. Je ne pourrois vous en confier de plus précieux. Je vous

abandonne mes droits de mere. Mon époux vous rémit à votre derniere entrevue tous ceux que la mort alloit lui enlever; & je vous assure que si quelque chose adoucit en ces tristes moments la douleur qu'il ressentoit de laisser ses enfans orphelins, ce fut l'espoir qu'un jour vous daigneriez leur servir de guide dans la carriere qu'il avoit parcourue avec vous, Monsieur, pendant tant d'années.... Mais à quoi bon solliciter un appui que vous êtes disposé à nous accorder. Douterois-je donc de votre sincérité ? Ne m'assuriez-vous pas encore cet hyver, que la priere de mon époux mourant feroit toujours présente à votre souvenir.

Mon fils partira dans les premiers jours du mois prochain. Il compte de son côté vous écrire incessamment & reclamer cette tendre amitié qui vous lioit à son pere ! Oh puisse-t il la mériter toujours ! Ce vœu seul renferme tous ceux que je pourrois former.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXI.

M. de LANSAL *à la Marquise.*

De Strasbourg, le 27 Juin.

MADAME,

Je mérite la confiance dont vous m'honorez, par le tendre intérêt que je prendrai toujours à tout ce qui appartient au digne ami que je pleure encore. Je ne la trahirai point, Madame. J'ai juré à M. de Luzigny que mon amitié l'accompagneroit au-delà du tombeau; ce serment est sacré: je le remplirai envers son fils. Le jeune Marquis me parut, il y a deux ans, digne à tous égards d'un pere si respectable; mais cette heureuse prévention ne m'aveuglera point. Je sais combien dans l'âge où je l'ai vu il faut peu de chose pour renverser les plus belles espérances; combien l'influence

des ſociétés du dehors peut contribuer à étouffer les heureux germes qu'on a fait éclore, qu'on a fécondés dans la maiſon paternelle. Vous n'avez ſans doute rien à craindre de pareil pour M. votre fils ; mais en agiſſant comme ſi je croiois le contraire, je reuſſirai mieux à conſerver dans ſon ame les principes d'honnêtété qu'il a puiſés dans la votre. Si M. de Luzigny entre un peu tard au ſervice n'en aiez point de regrets, Madame. Je vois ſous mes yeux une foule de jeunes gentils-hommes empreſſés de ſecouer la pouſſiere des bancs pour venir prendre place parmi nous, ils regardent comme le plus beau moment de leur vie celui où ils vêtiſſent l'habit militaire ; ils auroient raiſon s'ils ne ſe trompoient pas ſur les avantages qu'ils en eſperent : mais ils rencontrent de nouvelles chaînes au lieu de la liberté qu'ils cherchoient, & de dépit ſe livrent au libertinage. L'intérêt naturel qu'inſpirent la jeuneſſe & l'inexpérience ; diſparoît bien-

tôt. On les abandonne à eux-mêmes. Alors, ils ne cherchent plus que la ſociété des perſonnes de leur âge ; ſociétés contagieuſes qui infectent juſqu'au membres les plus ſains. De-là les plus belles eſpérances étouffées, le jeune homme honnête & vertueux, mais dans un âge trop tendre pour reſiſter à la ſéduction, rougit d'une différence qui lui fait honneur & ſe corrompt par eſprit de corps. Telle eſt, Madame, la ſuite ordinaire de cet empreſſement mal entendu à courir la carriere de la gloire. Vous avez ſu vous en défendre. Je vous en félicite, ainſi que M. votre fils.

Qu'il me tarde de l'embraſſer, de lui tenir lieu de ſon pere, de continuer l'ouvrage de ſa mere & de juſtifier la confiance de tous les deux ; je ſuis avec reſpect, Madame, &c.



LETTRE XXII.

M. de SAINT-JUST à la Marquise.

De Moulins, le 30 Juin.

MA femme vient de partir pour T. L'affaire étoit pressante. Je ne lui ai point laissé le tems de vous répondre. Je m'en suis chargé. Ce ne sera pas aussi longuement qu'elle l'eût fait ; mais bien aussi volontiers.

Il faut donc que le Marquis s'éloigne & dans quel moment ! Oh ! je conçois son désespoir. Je me rappelle que de pareilles séparations me coutoient beaucoup autrefois ; mais dans notre état on en fait si souvent qu'on s'y habitue. Aussi ne compte-t-on guères sur nous ; & ma foi l'on a raison.

A son petit chagrin près, je suis enchanté que Luzigny parte. Il y a même trois ou quatre ans que cela devroit être

fait. Vous vouliez, me disiez-vous, soigner son éducation, soit; mais on en a toujours assez quand on a de l'honneur & qu'on porte bien son épée. Le grand point est de commencer de bonne heure à prendre l'esprit militaire. Je voudrois que les jeunes Officiers fussent élévés dans les camps ou dans les garnisons. Ce genre de vie les accoutumeroit à la fatigue & leur épargneroit bien des peines pour la suite. Vous n'en jugez pas ainsi. Mais ne vous en déplaise, Mesdames, c'est aux vieux militaires qu'on doit s'en rapporter pour l'éducation de leurs successeurs. Nous vous abandonnons celle des filles, j'avoue, par exemple, que mon Hortense est bien mieux entre vos mains qu'entre les miennes; à présent surtout que sa mere est absente. J'aurois pourtant grand besoin de la présence de ce cher enfant; mais j'en fais le sacrifice à son plaisir & à son intérêt. Je l'embrasse & j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIII.

La Marquise à Madame de SAINT-JUST.

Le 6 Juillet.

Le Comte de N.... vient de m'écrire qu'il vouloit bien accorder à mon fils le délai qui lui demande, si je le juge à propos ; qu'il vaudroit cependant mieux le faire rejoindre plutôt que plû-tard, à moins que des affaires très-pressées ne le retiennent près de moi. » J'imagine, » ajoute-t-il, qu'une passion dont » vous ne devez pas être instruite, est » tout ce qui l'arrête. Son style se res- » sentoit du délire qui tourmente son » cœur. C'est à coup sûr un amant désespéré qui m'a écrit la lettre à laquelle je réponds, &c.

J'ai fait chercher mon fils pour lui communiquer cette lettre. On ne la point trouvé. Je ne crois pas que les nœuds qui

le retiennent ici me ſoient inconnus. Si cependant il avoit pu feindre & qu'un autre amour.... Non, rejettons cette idée: elle eſt indigne de mon fils. Il n'a pas voulu me tromper. C'eſt votre fille qu'il aime. Eh! quelle autre pourroit-il aimer? mais écrire à mon inſçu! je ſuis outrée de cette fauſſe démarche.... Hortenſe entre dans mon cabinet. Je vous quitte pour m'entretenir avec elle.

Le lendemain.

J'avois à la main la lettre du Comte, lorſque votre fille eſt venue me trouver. Vous me voyez, lui ai-je dit, dans la plus vive inquiétude; voici ce qui la cauſe. Liſez; eh quoi, Madame, a repris Hortenſe avec trouble en me rendant la lettre, les conjectures du Comte de N. ſeroient fondées; *une paſſion dont vous ne devez pas être inſtruite*! Puis en rougiſſant, Luzigny auroit fait un choix qu'il ſeroit obligé de cacher à ſa mere. — Le Comte ſe trompe

ai-je ſoudain répondu ; je crois être dans la confidence de mon fils. Il n'a point à rougir de ſon choix. Je l'approuve. Vous l'approuvez ? a reparti vivement Hortenſe, en baiſſant les yeux ; mais.... dès-lors, Madame, qui peut donc vous inquiéter ? On vous permet de garder mon couſin tant que vous le jugerez à propos. Si le parti qu'il a en vue, eſt convenable, je n'imagine pas ce qui peut vous empêcher de faire ſon bonheur & celui de la perſonne qu'il aime ! — Vous croyez donc que mon fils feroit le bonheur de cette perſonne qu'il aime ! — Mais, Madame.... Elle s'eſt interompue ; ſa voix étoit altérée, je me ſuis rapproché d'elle — Eh bien, aimable enfant, il faut que je vous faſſe connoître la ſituation du Marquis. Il aime éperduement une jeune Demoiſelle, charmante en vérité ; mais il l'aime avec une telle paſſion que juſqu'ici il n'a pas oſé en faire l'aveu. Sa timidité eſt égale à ſon amour. Ce qui vous étonnera davantage, c'eſt que les

parents de cette amante adorée desirent l'alliance de mon fils; & cependant..... Mais cette Demoiselle — vous la connoissez, lui ai-je dit, en lui prenant la main. Douce, honnête, spirituelle, pleine de raison & d'une raison au-dessus de son âge, quel dommage qu'avec toutes les qualités qu'on estime & qu'on aime, elle ait une espece d'eloignement pour le mariage. On assure même qu'elle a eu le desir de se faire religieuse. Si jamais elle exécutoit cette cruelle résolution, mon fils en mourroit. — Il l'aime donc bien Madame ? .... Mais plus je cherche, moins je trouve qui ce peut être. — Je m'en doutois, vous êtes trop modeste pour vous reconnoître au portrait que je viens de vous faire. Alors la serrant dans mes bras; oui, lui ai-je dit, oui ma chere Hortense, c'est vous que mon fils adore, c'est vous qui l'avez conduit à Clairfontaine. Il vous fuioit dans cette espece de desert ... Helas ! Il vous y a retrouvée par-tout. Combien de larmes vous lui

avez couté. Mais qu'elles ſont bien payées par celles que je vous vois prête à répandre ! ... Vous l'aimez donc un peu ! — Madame. — Raſſurez-vous. N'eſt-ce pas que Luzigny ne vous eſt pas tout-à-fait indifférent ! — Pour toute réponſe elle m'a embraſſée. Je me ſuis enſuite levée pour prendre ſur mon bureau votre lettre du 10 Juin & j'ai continué. — Je ne vous trompois pas, ma chere amie, en vous aſſurant que les parens de cette Demoiſelle approuvoient la paſſion de mon fils. Liſez, aimable enfant, ce que m'écrivoit ma couſine à ce ſujet. » *Si le Marquis perſévere, s'il parvient à intereſſer Hortenſe, je n'ai pas beſoin de vous prevenir ſur mes ſentiments. Nos intérêts ſont communs. Votre aveu ſera le mien*, &c. Eh bien ! Madame, m'a-t-elle dit alors, je ne m'en défends plus. J'aime Luzigny ; mais je ne me diſſimule point que nous ſommes l'un & l'autre bien jeunes. — Ce n'eſt pas votre âge qui m'effraie . . . . . Liſez entierement la

lettre de Madame de Saint-Juſt. Vous verrez que nous ſommes toutes les trois dans les mêmes diſpoſitions.

Elle a interrompu cette lecture par les réflexions les plus ſenſées ; & aprés l'avoir finie, elle m'a dit » à ce que vous » mande maman on pourroit ajouter que » M. de Luzigny n'a point encore d'état ; » que s'établir ſans en avoir choiſi un, » c'eſt s'expoſer peut-être à n'en point » avoir de ſa vie & ſe préparer bien des » regrets pour la ſuite. — Alors je lui ai repreſenté la ſituation de Luzigny, ſes obligations, ce qu'exigeoit l'honneur qui ne devoit pas lui être moins cher que ſon amour. Je lui ai montré une ſeconde fois l'endroit de la lettre du Comte où il faiſoit entendre combien il étoit important que mon fils rejoignît au plutôt. Quelques pleurs coulerent, on n'oſoit répondre .... Mais enfin la raiſon l'emporta. Eh bien ! m'écriai-je, avec un attendriſſement extrême. Eh bien ! ma chere fille ; (car je veux d'avance

d'avance vous donner ce doux nom) déterminez je vous en conjure le Marquis à partir. Un mot de votre bouche ſera pour lui un ordre. Vous le direz ce mot, n'eſt-ce pas? — Hélas! Madame! — Vous me le promettez. — Auſſi-tôt j'ai ſonné & j'ai commandé que tout fut prêt pour le lendemain entre huit & neuf heures.

A l'inſtant même le Marquis rentra. — Vous partirez demain, lui dis-je, il le faut, c'eſt Hortenſe qui l'ordonne. — Elle l'ordonne! elle ſait donc qu'elle ſeule me retient en ces lieux. — Oui, mon fils elle le ſait. — Il s'eſt jetté à ſes genoux. — Ma mere vous a dit que je vous aime charmante Hortenſe! Mais vous a-t-elle dit juſqu'où va mon amour. Oh! oui, je vous aime & mille fois plus qu'on n'a jamais aimé. O! ma mere ... Hortenſe, quel moment! Dites donc auſſi que vous m'aimez, dites donc au moins, que vous ne me voyez pas avec indifférence. Votre charmante fille attendrie, troublée, cher-

choit dans mes yeux ce qu'elle devoit répondre. Ils lui firent entendre qu'il n'y avoit plus de moyen de se taire. — Autorisé, sollicité par moi, le tendre aveu lui échappa; mais le départ funeste étoit la condition qu'on y avoit mise, & mon malheureux fils n'avoit d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. — C'en est donc fait ... Oui, je partirai, puisque vous l'ordonnez ; s'est-il écrié dans un transport digne de nos Paladins. J'emporte votre image, elle me suivra par-tout. Ah ! que ne suis-je à la veille d'une bataille ! que ne ferois-je pas pour illustrer votre amant ? Hortense vous me permettez donc de prendre un titre si beau ... Je veux m'en rendre digne. Que le seul prix de mes travaux soit un sourire de mon Hortense ; & si j'en crois mon cœur, j'égalerai les exploits de nos plus fameux Guerriers. En même tems que je riois de son délire, je pleurois de l'idée de m'éloigner de lui. Adieu ma chere cousine. Je finirai cette lettre demain.

Le lendemain à onze heures du matin.

C'eſt une mere éplorée, qui vient dépoſer ſa douleur dans votre ſein. Le Marquis eſt parti depuis une heure, Hortenſe eſt dans ſon appartement; tandis que je vous écris, elle écrit à Madame de Montalbin : la même ſituation nous fait recourir au même ſoulagement.

Je paſſai de très-bonne heure dans la chambre de mon fils. Mon ami, lui disje, je ſens qu'en cette circonſtance vous avez beſoin de tout votre courage. Je crains que les adieux d'une mere & ceux d'une amante ne l'affoibliſſent. Je vous conſeillerois de partir ſans voir Hortenſe. Si vous m'en croyez faites hâter l'arrivée des chevaux de poſte & montez en voiture avant que votre couſine ſoit levée. Moi, partir ſans la voir! s'eſt-il écrié; qu'exigez-vous ma mere? Oh! non, raſſurez-vous. Je ſuis ſûr de moi; je ſaurai me contenir...... Je ne pleurerai que lorſque je ſerai ſeul; je vous le promet,

& déja je voyois rouler des larmes dans ſes yeux. —- Mais, eſt-il bien vrai qu'elle m'aime ? Elle vous en a fait l'aveu ! Elle me l'a répeté. Si ce n'étoit que pour me tranquiliſer, pour me décider au plus affreux ſacrifice.... Et mille autres queſtions auxquelles il a fallu répondre avant de pouvoir ſortir de ſon appartement.

Hortenſe cependant étoit habillée, & le déjeuner préparé. Mon fils parut, Sa contenance étoit grave ..... Elle ſembloit annoncer de la fermeté. Je crus un inſtant que la philoſophie triompheroit de l'amour, mais lorſqu'un de mes gens vint annoncer que le poſtillon attendoit, le maſque tomba; on vit reparoître l'homme & l'amant. Il ſe leve, s'approche de moi en tremblant, jette un regard ſur Hortenſe, ſe précipite dans mes bras & d'une voie étouffée. — Ma mere vous quitter ! quitter Hortenſe ! & ce n'eſt que d'hier que je ſais qu'elle ne me haït pas. — Mon ami, lui dis-je, à voix baſſe, vous oubliez vos promeſſes.—

Ah ! pardon, j'ai bien la volonté d'obéir; mais la force, la force me manque .... Les ſanglots lui coupent la parole. Il s'arrache de mes bras & marchant rapidement à l'une des extrêmités de la ſalle, eſſuie ſes larmes, revient à Hortenſe, qui cherchoit vainement à retenir les ſiennes. — Cette ſéparation eſt affreuſe, & c'eſt vous qui m'y condamnez! au moins dites-moi encore une fois que vous m'aimez. — Oui — que vous m'aimerez toujours — toujours.... Sa voix expire & ſes yeux malgré elle ſe couvrent de pleurs. — Vous m'aimerez toujours. Vous n'aurez jamais d'autre époux que moi? — Ah! puiſſiez-vous m'être auſſi fidèle ! — En douteriez-vous? .... Moi, vous oublier ! jamais, jamais. Quoi vous pourriez croire que loin de vous .... Eh bien! non : je ne veux plus partir. Il court à l'une des croiſées. Qu'on renvoie les chevaux, s'écrie-t-il; Je ne partirai pas. Plus prompt que l'éclair, il revôle à Hortenſe. — Je vivrai pour vous ſeule.

Que m'importe la gloire ? vous me tenez lieu de tout. Ma mere elle m'aime. On m'offriroit l'Empire du monde qu'il ne me tenteroit point. J'ai ſon cœur. Mes deſirs ſont comblés .... C'en eſt fait. Je ne partirai pas. Un laquais entre dans ce moment pour ſavoir ſi l'on doit exécuter l'ordre de mon fils ; je lui fais ſigne que non, & m'approchant d'Hortenſe, je raffermis ſon cœur qui commençoit à m'échapper. Luzigny, reprit-elle alors, je compte ſur vos ſentiments. Je vous réponds des miens. Et puiſque ma mere approuve cet aveu, vous ſeul pouvez prétendre à mon cœur & à ma main. Puis eſſuyant ſes larmes & faiſant un violent effort ſur elle-même, elle continua. Trop jeunes encore l'un & l'autre pour nous unir, attendons que notre raiſon perfectionnée nous faſſe mieux connoître l'importance de l'engagement que nous devons former. Adieu Luzigny. Rappellez-vous quelquefois une parente qui vous aimera toujours. Ses pleurs re-

commencent à couler, & en lui tendant la main : elle ne peut prononcer que ces mots ... Adieu, adieu Luzigny ! Muet, oppressé, mais n'étant plus maître de ses transports ; il se jette à son cou en sanglottant, tente envain de parler & ne forme que des sons inarticulés, des cris de douleur & de désespoir ... O ! mon fils, mon cher fils, m'écriai-je, presque aussi troublée que lui ... Vos promesses... L'honneur .... A ce nom sacré pour un François, il tombe aux genoux d'Hortense. tourne ses régards vers moi, presse la main de sa cousine sur son cœur ... avec une expression si déchirante .... se leve, fait quelques pas, se jette à mes pieds, m'innonde de ces larmes, reste un moment comme anéanti. Puis revenant à lui. — Ma mere, mon Hortense .... Il n'en peut dire davantage. Court, à la porte, descend, s'élance dans sa chaise & part.

C'est à une mere que j'écris, tous ces détails seront précieux à votre cœur, ils ont soulagé le mien.

LETTRE XXIV.

Hortense de Saint-Just à sa mere.

Du 13 Juillet.

MA très-chere mere,

Je vous mandois dans ma derniere lettre le peu d'empressement que témoignoit mon cousin pour partir ; mais j'étois loin de m'en croire la cause. O ! ma bonne maman, il eut fallu être bien insensible pour ne pas pleurer avec lui lorsqu'il nous dit adieu ! quelle scène, que celle de son départ ! Il m'a promis de bon cœur de m'être toujours fidèle. Tiendra-t-il sa promesse ?... Ah ! je l'avoue, je crains son infidélité. J'avois cru ne voir en lui qu'un parent, qu'un ami. Je m'étois trompée. C'est au moment de son départ, que je me suis éclairée sur les véritables dispositions de mon cœur. Heureuse toutefois de n'avoir point à en rougir devant vous.

Le Marquis nous a écrit en passant à Meaux. Sa lettre étoit bien tendre; mais étoit-elle aussi sincere ! Ah ! vous avez raison. L'amour donne mille fois plus de peine que de plaisir. Depuis que j'ai dit à mon cousin que je l'aimois; je ne suis plus si tranquille. Ce cher Luzigny a emporté avec lui la paix dont je jouissois. Je ne m'en plaindrai pas s'il me reste fidèle ; mais .... qu'au moins dans le cas contraire, la tendresse constante de ma mere me dédommage de l'infidélité de mon cousin. Je n'ose le nommer, *mon amant*. Il dit pour tant qu'il le sera toute sa vie.

Je viens d'écrire à Papa, sous la dictée de Madame de Luzigny, une grande lettre remplie de nouvelles qui peut-être l'amuseront. Il y a sur tout un détail, mais bien long, d'un procès qui occupe ici tout le monde. Si cela lui fait plaisir, je serai bien payée de l'ennui & du mal de tête que ce travail m'a donné.

Je suis avec respect, &c,

LETTRE XXV.

La Marquise à Madame de SAINT-JUST.

15 Juillet.

EH bien ! Madame, vous êtes toujours dans les procédures ? Je me fais presqu'un scrupule de vous distraire. J'enverrai dans quelques jours à M. de Saint-Just un factum publié par un de nos célèbres Avocats, l'affaire qu'on y discute ressemble assez à la votre; cette lecture ne lui sera pas indifférente, elle peut même lui être utile : mais vous qui la goûterez beaucoup moins, recevez trois billets que mon fils nous a écrits pendant son voyage. Je ne vous en envoie qu'une copie, je n'ai pas voulu enlever les originaux à Hortense : la chere petite cousine m'a dit de si bonne foi quand je lui ai demandé ces trois lettres, mais, Madame, les envoyer à maman !

Ce ſont les premieres qu'il m'ait écrites. Puis en rougiſſant, elle a ajouté : D'ailleurs mon couſin étoit fort preſſé, ſon écriture eſt peu liſible ; on pourroit les copier. J'ai propoſé de l'entreprendre.— Oh! Madame, a-t-elle repris, vous avez trop d'affaires. Je les copierai moi-même. La pauvre enfant! ces trois billets ſont pour elle un tréſor. Elle les conſerve dans un des plus beaux porte-feuilles de Madame de Montalbin. Elle a déja été ſuivre plus de vingt fois, ſur ſa carte, la route de Paris à Strasbourg, il n'y a pas de géographe qui ſache mieux qu'elle, la ſituation de l'Alſace. Je vous quitte bruſquement. Il faut que j'écrive à M. de Lanſal. J'ai mille affaires. Adieu.



LETTRE XXVI.

Le Marquis à HORTENSE.

De Meaux, le 6 Juillet.

O ! ma chere Hortenſe ! déja dix lieues entre vous & moi ! mes larmes recommencent à couler ; vingt fois j'ai été ſur le point de faire rebrouſſer chemin aux poſtillons : je me ſuis rappellé vos ordres & j'ai eu le courage de pourſuivre. Sachez-moi donc gré de cet effort ; il me coute aſſez.

Ma mere, je vous recommande le cœur d'Hortenſe. C'eſt vous recommander mon bonheur. Je vais remonter dans ma chaiſe ; & c'eſt pour m'éloigner d'elle encore davantage ! quelle affreuſe idée. Il y auroit du danger à m'y arrêter plus longtems. Je pars.



LETTRE XXVII.

Le Marquis à HORTENSE.

De Châlons, le 7 Juillet.

VOYAGE cruel ! chaque pas ajoute à mon desespoir & à mon amour, je souffre tout ce qu'on peut souffrir ; mais suis-je à plaindre ! c'est pour vous que je souffre. Je voulois m'arrêter ici, à quoi bon ! pourrois-je dormir en l'état où je suis ? Non, partons, consommons notre sacrifice. Le clair de lune m'invite d'ailleurs à poursuivre ma route. Ah ! portez donc vos yeux sur cet astre des amants. Que j'aie la consolation d'imaginer vos regards fixés sur le même objet, en même temps que les miens. Dans l'état où je suis, j'ai besoin de me prêter à toutes les illusions ; mais elles redoubleroient mon tourment si vous ne les partagiez.

LETTRE XXVIII.

Le même à la même.

De Nancy.

DISTANCE effrayante qui nous ſépare ! Comme mon cœur la franchit avec rapidité, avec tranſport ! On prétend que cette ville eſt belle; mais comment pourrois-je la trouver t-elle? Vous n'y êtes pas. Je me hâte de la quitter, en me rappellant Paris, elle nourrit ma douleur. — Quelle route pour ſa longueur ! Strasbourg eſt donc à un bout de l'Univers; hélas ! mon Hortenſe eſt à l'autre !



LETTRE XXIX.

Monſieur de SAINT-JUST à la Marquiſe.

23 Juillet.

JE ſuis enchanté, Madame, que vous vous ſoyez enfin determinée à vous ſéparer du jeune Marquis. Cet effort vous a couté; mais il étoit néceſſaire. Votre fils perdoit ſon tems, permettez-moi de vous le dire, il n'étoit inſcrit aux Mouſquetaires que pour la forme; ce n'eſt pas là ſervir. Nos premieres années ſont très précieuſes pour l'avancement, & loin de retarder juſqu'à dix-huit ans ſon entrée dans un Corps, j'aurois voulu que vous euſſiez intéreſſé vos amis, pour lui faire avoir de l'emploi, même avant le tems fixé par les Ordonnances. Avec un peu de protection cela s'obtient facilement ne negligez pas ce conſeil quand votre Chevalier aura quelques années de plus;

vous vous en trouverez bien tous les deux. Moi, Madame, je ne me ferois jamais retiré Lieutenant-Colonel, si mon pere ne m'eut fait entrer au service à treize ans & demi. On ne peut commencer de trop bonne heure; mais faites entendre cela aux mamans. * Si j'avois eu des fils, ç'eut été un sujet perpétuel de contradictions entre Madame de Saint Just & moi; car, elle est dans les mêmes principes que vous.

Elle m'a envoyé toutes les lettres que vous lui avez écrites à l'occasion du départ du jeune Marquis. Ces chers enfants, à ce qu'il paroît, s'aiment de tout leur cœur; mais combien cela durera-t-il? Luzigny va dans un pays où le sexe étoit bien beau de mon tems. Ah! ma pauvre Hortense, la dangereuse rivale qu'une Strasbourgeoise!

* Tel est le préjugé de tous les anciens Militaires; mais pour sentir combien il peut être dangereux, il suffit de relire la premiere lettre de M. de Lansal.

Je vous quitte, Madame, pour travailler à un mémoire qui pourroit bien avancer le jugement de mon procès. Si nous le gagnons, & que l'amour de Luzigni dure encore, je veux en faveur d'un tel prodige, lui acheter un guidon de Gendarmerie; voilà, je l'avoue, un guidon terriblement aventuré. Il dépend de deux divinités aussi capricieuses l'une que l'autre, la justice & l'amour.

Cette lettre est un peu longue pour un gouteux, & je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'y est échappé quelques malices. Je n'étois ni plus verbeux ni plus espiégle dans ma jeunesse; mais ma foi, ma chere Cousine, c'est que je retrouve ma gaité & j'oublie mon âge quand je m'occupe de vous.



LETTRE XXX.

Le Marquis à sa mère.

De Strasbourg, le 12 Juillet.

CENT lieues, ma mere, cent lieues! que j'aurai de peine à me faire à cet éloignement. Le foible oiseau qui sort de son nid s'essaie, voltige à l'entour, va se poser sur un arbre voisin, & moi mon premier vol m'égare loin de vous. Vous ne pouvez plus entendre mes vœux, ni recevoir mes embrassements. Ce n'est qu'au bout de trois grands jours que les témoignages de ma tendresse peuvent vous parvenir, il vous en faut autant pour rassurer mon cœur sur les effets que produit quelquefois l'absence. Eh ! combien cette communication seroit encore plus lente, sans cet établissement inventé, dit-t-on, par la politique & qui

étoit ſi digne de l'être par l'amour. Mais que l'impatience des amants trouve cette reſſource imparfaite. Il n'y a pas pour eux de méſſagers aſſez prompts.

J'ai mis pied à terre au moment de la parade. Ce ſpectacle, plus nombreux à Strasbourg qu'ailleurs m'en a impoſé. Je me ſuis ſenti un inſtant de fierté de marcher à mon tour parmi les défenſeurs de la Patrie : mais une réflexion plus ſenſée, plus analogue à ma ſituation a ſuccedé bientôt à ce mouvement. Voilà donc, me ſuis-je dit, des milliers d'êtres, ſoi-diſant raiſonnables, qui font de ſang-froid l'apprentiſſage dans l'horrible métier d'aſſaſſiner leurs freres ! J'allois maudire les hommes, je me ſuis rappellé ma mere & Hortenſe ; l'eſpece humaine a obtenu ſa grace.

M. de Lanſal, prévenu de mon arrivée, m'a reçu avec une cordialité qui m'a enchanté. Quel différence de ſon accueil à celui de ſes Camarades ! — Bon Dieu ! quelle froideur de la part de

tous ceux à qui il m'a préſenté ! Mais je m'en conſole, ils veulent me tenir rigueur; eh bien ! ſoit : je les verrai venir, je leur montrerai qu'on peut ſe paſſer d'eux. J'ai le goût de l'occupation & le cœur plein des ſentiments les plus vifs, je ne crains pas l'ennui. Leur ſociété me feroit d'une foible reſſource. Je ne me paſſerois pas de même de leur eſtime ; mais ils ne pourront me la refuſer.

On fait ici comme à Paris, cacher ſon inutilité ſous un air important. A les voir courir, ſe preſſer, parler à vingt perſonnes ſans attendre leur réponſe ; on croiroit la Patrie en danger ; il s'agit ſouvent d'une partie de plaiſir. Un de mes Camarades, le Chevalier de Verſol, connu de la Préſidente de . . . . . m'a parlé de vous aſſez légerement. On eut jugé à l'entendre, que le ſouvenir de ce Monſieur nous devoit honorer. Quelques jeunes gens de mon âge, ont paru plus empreſſés que les autres à faire connoiſſance; M. de Lanſal m'a dit de m'en

méfier. J'aurois prevenu ſes avis : ſans avoir beaucoup d'expérience, je ſçais que, le moindre inconvénient de ces liaiſons ſi promptes eſt qu'on n'y ſauroit compter. Je ne deſire que l'amitié du Mentor que vous m'avez choiſi. Pour tout le reſte mon cœur ne ſera pas à Strasbourg, il eſt trop bien ailleurs. Je vous embraſſe ma chere maman, & je ſuis &c.

LETTRE XXXI.

Le Marquis à Hortense.

Le 14 Juillet.

L'ABSENCE eſt le plus grand des maux; on l'avoit dit : j'en doutois encore, je n'en doute plus. O ! vous ſans qui la vie & le néant ſeroient pour moi la même choſe ! éprouvez-vous auſſi ce ſentiment douloureux auquel on eſt en proie loin de l'objet aimé ? Hélas ! lorſqu'il eſt partagé il a tant de douceurs.

Vous occupez toutes les facultés de mon être ; vous me consolez de tous lés dégouts. Je vous sacrifierois tout, hors l'honneur parceque sans lui je serois indigne de vous. Loin de vous, mon Hortense, les objets les plus agréables me sont insipides. On m'a fait voir ces Alsaciennes tant renommées pour la finesse de leur taille, la legerté de leur démarche, les agréments de leur figure : Je les vois sans danger. Mon admiration vous appartient exclusivement : où pourois-je vous trouver une rivale. Que toutes les ressources de leur coquetterie sont impuissantes sur moi ! peut-ôn se méprendre ainsi aux moiens de plaire ? en afficher l'envie c'est être sûr d'échouer. Aimable simplicité, rougeur de la décence, délicate timidité, voilà les seuls armes que la nature vous ait données pour nous vaincre.

M. de Lansal, témoin de ma tristesse, a voulu y faire diversion en me menant voir les plaisirs du peuple Strasbourgeois.

Il y a de la franchiſe dans ſon enjouement. Il s'amuſe à la maniere des gens heureux. Les groupes folâtres des jeunes filles, réaliſent les belles chimeres que les Poëtes nous debitent ſur lesNymphes ; tout , juſqu'à la gravité de quelques-uns des ſpectateurs contribue à donner de l'agrément à ce ſpectacle : il m'eut égayé ſi j'avois été capable de l'être ; & je l'aime mieux que celui des Thuilleries. Dans celui-ci, je trouve que l'œil eſt fatigué de l'élegance ſoutenue qui regne de toutes parts. Des allées tirées au cordeau, des baſſins, des ſtatues, une ſuperbe façade, la recherche du luxe ſur tous les habits : je retrouve l'art partout ; mais la variété qui regne dans le tableau que j'eſſaye de vous eſquiſſer, rappelle celle qui préſide aux ouvrages de la nature. Je ne déſeſpere pas de m'enthouſiaſmer quelque jour pour les guinguettes de la *Waſſerzoll*, pour les boſquets de la *Ruprechtſau.* Que ces mots ne vous effarouchent pas, vous vous y accoutume-

riez, ſi vous connoiſſiez les lieux qu'ils déſignent. Il faut convenir que le langage de ces chers Allemands n'eſt pas délicat! J'aime déjà cette Nation, nous ne la connoiſſons point à Paris; c'eſt ſa langue ſeule qui lui a valu de notre part l'épithète de groſſiere. Elle eſt bonne, elle eſt franche, & nous avons déguiſé ces qualités par une imputation mal-fondée.* Je l'aurois peut être adoptée en d'autres circonſtances; mais l'amour diſpoſe à l'indulgence. Il n'admet que des ſentimens doux. Je lui devrai mon bonheur & ma vertu. Que ceux qui le maudiſſent le connoiſſent mal! Je le ſoutiens, on ne ſauroit être à la fois amoureux & méchant; le vice peut s'allier avec le délire des ſens que l'on prend pour l'amour, mais non avec l'amour même, ou du moins avec celui qu'inſpire mon Hor-

* A ce que dit M. de Luzigni, on peut ajouter que les progrès des Allemands dans la littérature, promettent les plus heureux ſuccès.

tenſe. Oui, je ſerai bon, honnête, compatiſſant, j'échapperai aux écueils de la jeuneſſe; je ſerai raiſonnable avant l'âge & ce ſera votre ouvrage.

LETTRE XXXII.

Monſieur de LANSAL *à la Marquiſe.*

Le 14 Juillet.

MADAME,

Monſieur votre fils vient de faire une démarche bien intéreſſante : c'eſt ſon entrée dans la carriere de l'honneur. Il a peine, dans ces premiers momens, à vaincre ſa timidité ; mais elle eſt une ſuite naturelle de ſon aptitude à la réflexion, & je la regarde comme un garant de ſa réuſſite. J'ai vu bien des jeunes gens attacher moins d'importance à leur début & n'être pas long-tems à s'en repentir. Dans la maiſon paternelle un enfant profite de l'opulence, du rang,

du mérite de ſes parents. Sans qu'il ait des titres perſonnels à l'eſtime & à l'amitié, on lui en accorde les témoignages. Arrive le moment où il faut qu'il les mérite lui-même. Il n'avoit pas juſques-là ſenti la néceſſité de faire des efforts pour plaire à ceux qui l'entourent, il ſe doutoit à peine des ſacrifices ſans leſquels la ſociété ne ſauroit ſubſiſter; il ne s'étoit point familiariſé avec les contrariétés; & voilà le dur apprentiſſage qu'il vient faire dans nos corps. On s'y informe peu de qui il eſt fils, quels ſont ſes titres, quelle eſt ſa fortune. C'eſt peut-être la ſeule circonſtance dans la vie où l'homme, dépouillé des qualités qui lui ſont étrangeres, eſt jugé d'après ce qu'il eſt en lui même. La hauteur eſt encore plus déplacée qu'ailleurs, dans une ſociété dont l'égalité eſt la baſe, parmi des membres qui revêtus des mêmes habits, courant les mêmes dangers, ont droit aux mêmes honneurs. L'affectation d'opulence ſeroit inſultante pour des militaires parmi leſ-

quels les gens peu aisés abondent & ne sont pas les moins honnêtes. Il est tout simple que dans un état, où l'argent n'a qu'un prix subalterne, l'indigence ne rougisse point impunément, & ce n'est que par beaucoup d'aménité qu'on peut la désarmer. Voilà deux écueils contre lesquels ils seroit à craindre que M. votre fils ne vint heurter, s'il n'étoit déjà préparé contr'eux, par l'éducation qu'il a reçue. Pardonnez ma franchise, Madame. Je l'ai crue un des moyens de justifier votre confiance. M. de Luzigny a dans son port, dans sa démarche quelque chose qui annonce d'abord ce qu'il est; j'aimerois bien autant, je vous l'avoue, qu'on ne s'en apperçut qu'à la longue Une lumiere éclatante éblouit, fatigue la vue quand elle paroît tout-à-coup; on la supporte, elle plaît même quand elle ne se montre que par dégrés. La fierté sied à merveille sous l'uniforme; elle est l'enseigne du courage; mais il est prudent de la tempérer par un air de dou-

ceur qui annonce que nous la réservons pour les ennemis de l'état. Le jeune Marquis peut mieux qu'une autre faire cet agréable mélange. Sa figure vive, animée ne se prête pas moins à rendre les affections douces, que les mouvements les plus vigoureux de son ame. Il est pétulant. Je me suis apperçu qu'un rien le choque. Je l'ai vu déja deux fois sur le point de se piquer d'une raillerie. Il se seroit peut-être emporté, si ma présence ne lui en eut imposé. J'attribue cette délicatesse excessive à la contrainte où il est encore. Il sent qu'un débutant est exposé à bien des contrariétés, à bien des plaisanteries. Je l'ai prevenu que c'étoit ainsi qu'on éprouveroit son caractère. Il a trop d'esprit, pour ne pas saisir les moyens d'abréger cette épreuve; mais il est continuellement sur ses gardes. Il aime beaucoup mieux qu'on suspecte sa docilité que sa valeur; & dès qu'il essuie une raillerie, il semble me demander des yeux si elle ne passe point les bornes

que des militaires doivent ſe preſcrire. Cependant, ſi j'ai quelqu'inquiétude ſur ſon compte : je ſuis loin encore d'être allarmé de tout ce que je vois. Quand il ſera plus connu, il ſera plus à ſon aiſe & plus traitable. D'ailleurs s'il y a quelque roideur dans ſon caractère, la bonté s'y fait encore remarquer davantage. La raiſon, la ſenſibilité trouveront toujours le chemin de ſon cœur. Au reſte ſi l'on ſe montroit rebèlle à mes inſtances, je ſais deux noms bien chers qui me feront tout obtenir. Je ſuis &c.



LETTRE XXXIII.

La Marquise à M. de Lansai.

18 Juillet.

Que vous m'enchantez, par votre franchise. Que je croirai aveuglément le bien que vous me direz de mon fils, puisque vous ne me déguisez pas ce que vous y apercevez de défectueux. Une chose m'allarme cependant ; c'est sa vivacité. Ah ! Monsieur, moderez-la. C'est les larmes aux yeux, qu'une mere vous en conjure. Il n'est pas de jour que je ne frémisse en me rappellant ce préjugé fatal qui peut me priver d'un fils, qui peut vouer à la désolation le reste de mes jours.

Employez, je vous en supplie, tout l'ascendant que vous avez sur Luzigny & qu'il se plaît déja à reconnoître. Je

vais de mon côté joindre mes inſtances aux vôtres. Servez-vous avec lui du langage de la raiſon. Il doit être triomphant dans votre bouche. Je me reſerve celui de la tendreſſe. Continuez-lui, vos ſoins, Monſieur, je n'ai d'autre prix à vous offrir, que celui d'une vive reconoiſſance; mais il vous ſuffira, ou je vous ai mal jugé. Je ſuis, &c.



LETTRE XXXIV.

La Marquise à son Fils.

18 Juillet.

Vous me l'avez promis, mon fils; vous n'oublierez jamais les avis que ma tendresse m'a dictés; & vous écouterez M. de Lansal avec la même docilité, que si votre pere vous parloit par la bouche de cet Officier respectable. Songez, mon ami, que vous n'êtes encore qu'aux premiers éléments de la science du monde. J'ai donné tous mes soins à votre éducation: ils n'ont point été insructueux; mais fussiez-vous aussi instruit que vos maîtres, combien de connoissances vous restent encore à acquérir! il s'agit à présent beaucoup moins d'enrichir votre mémoire, que de former votre caractere. Vos moindres mouvements d'humeur, une parole, un geste, tout peut avoir

des ſuites & quelquefois des ſuites terribles. L'enfance, la premiere jeuneſſe même ont des droits à l'indulgence; mais à l'époque de la vie où vous entrez & ſurtout dans votre état, on ne pardonne plus rien. Mettez-vous dans l'eſprit, mon cher enfant, qu'il n'eſt point de honte à faire le ſacrifice de ſes opinions. Si vous croyez devoir les défendre, que ce ſoit toujours avec la plus grande honnêteté. Je me ſouviens du bel éloge que je vous ai entendu faire de la douceur d'Hortenſe, travaillez à l'imiter.

N'oubliez jamais, c'eſt une mere qui vous en conjure, que vous marchez toujours muni d'une arme offenſive & qu'un préjugé cruel vous en permet, vous en ordonne même l'uſage en certaines circonſtances. Ne fremiſſez-vous pas à la ſeule idée des maux dans leſquels votre vivacité pourroit plonger tous ceux qui s'intereſſent à vous? La lecture des Ecrivains philoſophes a orné votre eſprit; des maximes que je vous

remets ſous les yeux ; mais ce n'eſt point aſſez, qu'elles penetrent juſqu'à votre cœur ; quelles ſoient la regle de votre conduite. Dans ces moments où vous vous ſentirez près de les perdre de vue, rappellez-vous l'image d'Hortenſe, rappellez-vous que vous avez une mere.

Je viens de recevoir des nouvelles de votre frere. On eſt toujours content de lui ; mais il ne l'eſt pas de vous. Il vous a écrit & vous ne lui répondez point ! Ah ! c'eſt un crime bien grave. Mettez-vous à ſa place. Vous auriez été enchanté à ſon âge, de recevoir des lettres venant de cent lieues ? Un écolier de Nanterre croit que Strasbourg eſt au bout du monde. Le Commandeur d'Oiſemont me demanda hier de vos nouvelles. Il m'a promis de vous envoyer une lettre de recommandation pour une Dame de ſa connoiſſance.



LETTRE XXXV.

Monſieur de LANSAL à la Marquiſe.

29 Juillet.

MADAME,

Vos allarmes ont été pour moi une nouvelle preuve de la ſenſibilité de votre ame; mais il ne faut pas connoître beaucoup M. votre fils pour vous aſſurer qu'elles ne ſont pas fondées. L'objet ſur lequel elles portent, eſt à la vérité bien propre à les excuſer. Nous pardonnons aux femmes & aux meres ſurtout, de s'indigner contre un préjugé duquel nous gemiſſons nous-mêmes. Il n'en eſt point de plus cruels, il ſeroit même ridicule, ſi les choſes atroces pouvoient l'être. Tous les braves gens en conviennent au fonds de leur cœur; mais nous plions ſous ſon joug, comme ſous celui de la néceſſité. Raſſurez-vous cependant, Madame, les duels deviennent

plus rares chaque jour. Autrefois on se piquoit de conserver dans nos Corps ces esprits brouillons avec lesquels il falloit toujours être sur la défensive, & qui se faisoient un jeu cruel de soumettre les débutans à des épreuves souvent funestes. La mode en est heureusement passée. Nous ne souffrons plus parmi nous ces fleaux qui rendoient si épineuse l'entrée de notre carriere. La véritable bravoure y est toujours honnorée ; mais nous avons proscrit ces vaines rodomontades qui n'en sont pas à beaucoup près l'indice certain.

Rassurez-vous donc, Madame, je vous le repete, M. votre fils ne vous donnera point les chagrins que votre tendresse prévoît en fremissant. Il sera fidele aux loix de l'honneur, j'en suis garant ; mais il n'en sera jamais la victime, parce qu'il suivra toujours celles de l'honnêteté qu'il a puisées dans votre ame & qu'il cherit comme tout ce qu'il tient de vous. Je suis, &c.



LETTRE XXXVI.

Le Marquis à sa mere.

De Strasbourg, le 4 Août.

O ! ma mere, ouvrez-moi votre sein! Que j'y trouve encore un asyle pour la vertu. On n'y croit donc plus dès qu'on porte l'uniforme? Ou bien est-il du bon ton d'en afficher le dédain! quelles singularités dans les individus qui m'entourent! leurs cerveaux allient les choses les plus inconciliables. Une obole injustement acquise peseroit à leur conscience; ils étouffent sa voix quand il s'agit de séduire l'innocence. Ils se laisseroient plutôt égorger que de toucher à un dépôt qui leur seroit confié, & ils ne respectent pas la fille d'un honnête citoien qui les accueille avec affection. Quelques-uns même ne rougissent point d'avouer que la femme de leur meilleur ami ne seroit pas en sûreté

auprès d'eux. Quelle morale ! Il me prend quelquefois envie, de fuir dans un désert une société si contagieuse.

Je suis, comme vous le pensez, indigné de ces propos, & je ne cache point l'impression qu'ils me causent. Eh bien ! ils ne daignent pas seulement prendre la chose au grave. C'est avec un sourire qu'ils payent ce qu'ils appellent ma bonhomie ; ou bien, ils me disent avec un air d'indulgence insultant. *Cela se formera, c'est bien jeune : il a encore la tête pleine de ces principes gothiques qu'on apporte du collège.* Il faut toute ma patience pour soutenir ces mauvaises plaisanteries. Elle a été aujourd'hui sur le point de m'échapper. On a parlé de votre sexe. Je n'ose me rappeller les propos indécent dont il a été le sujet. Je me disois tout bas. Ils n'ont donc point une mere comme la mienne. Il n'y a donc qu'une Hortense dans le monde ! Que je les plains. Je me suis contenu pour leur dire que le nombre des femmes honnêtes étoit

plus considérable qu'ils ne pensoient. Ils m'ont encore objecté ma jeunesse d'un ton railleur. *Il est permis*, m'ont-ils dit, *de croire à 18 ans à leur vertu. Où est la femme assez imprudente pour s'exposer à l'indiscretion d'un étourdi, qui d'ailleurs ne sent pas tout le prix des faveurs qu'il obtient ! Mais attendez notre âge & vous verrez que les exceptions sont rares, mais bien rares ; à moins toutefois que vous n'alliez faire l'enfant.* Or, ce qu'ils appellent *faire l'enfant*, c'est de ne pas être impudent envers une femme honnête dont la décence impose du respect ; c'est de ne point trahir la confiance d'un galant homme qui a le malheur de ne pas soupçonner la vertu si rare ; c'est de croire qu'il y a encore quelque chose de sacré sur la terre. Je fremis d'indignation quand j'entends faire un pareil abus des termes. Il est encore heureux que ces êtres pervertis soient inconséquens dans leurs principes. Sans cela quelle sûreté y auroit-il contr'eux ? O!

pour moi, je le sens, si j'en venois à ce dégré de corruption, je ne répondrois plus de rien.

Mais d'où peuvent donc provenir des idees aussi fausses ! Est-ce la suite d'une espèce de sort attaché à l'habit que nous portons ? car je le vois, il y a des vices, comme des vertus d'état. Ces jeunes militaires rassemblés au hazard des différentes parties du Royaume, sont tous braves & généreux. C'est l'influence de l'uniforme & de cet esprit de corps si précieux, mais souvent si funeste ; oui ma mere, si funeste. S'il produit mille bons effets, combien de mauvais n'en resultent-ils pas ? C'est lui, par exemple, qui cause notre dédain pour tout ce qui n'est point attaché à notre profession. Vous n'avez pas d'idée des excès qu'entraîne l'espoir d'être soutenu par ses compagnons d'armes, ou celui d'échapper aux perquisitions, par la difficulté d'être reconnu. La qualité de *BOURGEOIS* est dans notre bouche l'équivalent des

termes les plus injurieux. N'avoir ni cocarde, ni revers, c'eſt n'avoir aucun droit aux premiers devoirs de l'honnêteté. C'eſt être expoſé à des procédés révoltants & ſouvent impunis. J'en vis avant hier une preuve bien frappante. Un jeune homme ſimplement vêtu, conduiſoit vers le ſoir une Demoiſelle fort jolie & fort décente. Quelques étourdis de notre Corps acoſtent leſtement ce couple & le voilà l'objet de railleries outrageantes. Ils font l'éloge des charmes de la Demoiſelle aux dépens de ſa vertu ; trouvent l'amant prétendu, peu digne d'une pareille conquête, la lui envient, la lui enlevent de force. Le généreux conducteur défend le dépôt dont il eſt chargé & attaque l'un des raviſſeurs. L'adreſſe donne à celui-ci de l'avantage ſur le jeune inconnu qu'un coup d'épée renverſe. On accourt au bruit ; on éclaire cette ſcène ſanglante ; & l'on voit s'enfuir à travers les flambeaux & les armes une

Jeune Demoiselle éplorée, s'écriant. *Malheureuse que je suis ! ils ont tué mon frere. Que va devenir mon pere, ... mon pauvre pere !* .... Ce pere est un des premiers Magistrats de la ville. Le jeune homme a été porté chez lui. Ses blessures ne sont heureusement pas dangereuses ; &. quoique les coupables aient eu le courage de se dénoncer eux-mêmes, ils seront avec justice punis très-sévérement. Quelques personnes les blâment, mais la plûpart les plaignent d'avoir fait une méprise; c'est-à-dire que si cette Demoiselle eût été conduite par tout autre que par son frere, ils eussent été excusables. Le moyen de tenir à des propos qui blessent à la fois la raison & l'humanité ! Si ces trois insolens avoient porté un habit gris, & le conducteur l'uniforme, Mademoiselle de *** fut rentrée paisiblement chez elle, & le repos public n'eût pas été troublé d'une maniere aussi attroce. Je vous cite ce trait, pour justi-

fier à vos yeux, mon indignation. On en apprend tous les jours qui font moins forts à la vérité, mais qui caractérifent de même le relâchement de nos mœurs, & la funefte audace que l'uniforme infpire. Nous ne fommes dans nos garnifons que pour veiller à la tranquillité des Citoyens, & fouvent on nous y fuppoferoit une deftination tout-à-fait oppofée.



LETTRE XXXVII.

Le Marquis à HORTENSE.

4 Août.

QUELS propos révoltans on tient contre un ſexe dont Hortenſe fait partie ! J'en ſuis indigné; je ſouffrirois plutôt des injures qui me ſeroient perſonnelles, oui, des injures; car quoique j'aie, à ce que prétend ma mère & même M. de Lanſal, beaucoup d'amour-propre, je vous aime cependant encore plus que moi-même. Eſt-il donc bien vrai que j'en ai tant de ce vilain amour-propre? Oh! j'en conviens, ſurtout depuis l'aveu charmant que j'ai obtenu de vous; aveu arraché à votre délicateſſe & qui fait palpiter mon cœur toutes les fois que je me le rappelle. L'amour dont il eſt pour moi le gage, fait

tout mon bonheur. Il me tient lieu de tous les plaiſirs, il me conſole de toutes les peines. Sans vous, mon adorable Hortenſe, les diſcours des Militaires ſur votre ſexe, me déſeſpéreroient, me feroient prendre mon état en averſion : mais je triomphe ſecrettement en me rappellant vos vertus. Je ne vous ai pourtant pas encore nommée pour les confondre. Les pervers ne croient à celles d'aucune femme; ils ne méritent point d'être détrompés : ils ſont indignes de vous connoître. Que dis-je, je n'oſerois vous nommer ; ils vous envelopperoient dans la proſcription générale ; ils rejetteroient mon exception, & je verrois un nom ſacré pour moi, l'objet de leurs indécentes railleries. Je ne le ſouffrirois pas. Je ne veux point expoſer ce nom à un outrage, ni moi à une extrémité qui vous affligeroit Je ne veux m'occuper que de votre bonheur. Charmante tâche, que vous êtes précieuſe à mon cœur ! Oui, mon

unique amie, puiſque ma mere & vous l'ordonnez, je ſacrifierai tout à votre repos, juſqu'à mon indignation, quelque fondée qu'elle ſoit.



LETTRE XXXVIII.

Monsieur de LANSAI *à la Marquise.*

6 Août.

MADAME,

JE pourrois, en trahissant votre confiance, flatter votre tendresse & vous épargner quelques légeres allarmes; mais être vrai, voilà la première des loix que je me suis prescrites à votre égard. Je vous parlerai donc sans déguisement de M. votre fils, & avec d'autant plus d'assurance, que chez lui le bon l'emporte infiniment sur le mauvais; que le bon tient au fonds de son caractère, & le mauvais à la vivacité de son âge, aux circonstances, à l'excès même des qualités que j'admire en lui: ses principes purs & sains sont souvent déplacés au milieu du relâchement qui règne parmi nous. La vertu, pour

faire impreſſion, a beſoin d'un interprête plus impoſant; il eſt trop jeune encore pour la défendre avec ſuccès; & vous le ſavez, Madame, quelquefois le ridicule qu'on donne à l'avocat retombe ſur la cauſe. Le Marquis s'irrite de l'impuiſſance de ſes efforts, & ſon dépit reſpectable en lui-même, ne paroît que plaiſant; on ne ſe fait point à un Caton de dix-huit ans, on le regarde comme l'écho fidèle de ſon profeſſeur de morale, & une malheureuſe prévention eſt cauſe qu'on n'ajoute pas grande foi à tout ce qui vient du collége. Je lui ai fait ſentir l'inconvénient de l'opiniâtreté avec laquelle il ſoutient ſes auſtères maximes; mais il prétend qu'il faut l'attribuer à ſon reſpect pour la vérité, & en effet, Madame, elle eſt ſon idole. En ſa faveur, il pouſſe même la franchiſe à l'excès; mais auſſi cette rare qualité lui vaut des hommages bien flateurs. Je l'ai déjà vu pluſieurs fois pris pour arbitre dans de légers démêlés. Differe-t-on ſur le récit d'un fait, ſon témoignage n'eſt jamais récuſé.

récusé. C'est, selon moi, la marque d'estime la moins équivoque, & il est beau à M. votre fils d'en être venu à ce point en si peu de tems.

Je ne vous dissimulerai cependant pas, Madame, que quelquefois son entêtement tient encore plus à la vanité qu'à l'amour du vrai. On voit que, persuadé de sa supériorité sur la plûpart de ses camarades, il seroit tenté de s'en prévaloir. Il aime à être écouté, fait un certain choix dans ses auditeurs, & se met rarement en frais pour ceux qui ne pourroient l'apprécier. Ceux qui n'ont rien à lui envier du côté des lumieres & ont par-dessus lui la maturité, écoutent avec intérêt un jeune-homme si précoce, il ne peut être pour eux un rival à redouter; mais ceux dont il excite la jalousie sans qu'ils puissent espérer de réveiller la sienne, ne sont pas si traitables. Les ignorans ont à l'égard des personnes instruites une marche assez singuliere: je la crois la même pour tout ce qui forme un corps dans les différens

états ; mais elle est plus saillante parmi les Militaires, où le savoir est peu commun. Je voudrois que mon aimable pupille la connût. Il régleroit la sienne en conséquence.

Un sujet distingué débute-t-il parmi nous, il effarouche les hommes sans talens ; chacun d'eux, loin de prendre part à la gloire d'un de leurs membres, s'isole pour le juger & ne le regarde que comme un ennemi, qui va redoubler l'obscurité à laquelle il est condamné. Ils se roidissent contre ses premiers efforts. Il semble qu'ils veuillent, en le rabaissant à leur niveau, *grossir pour se sauver le nombre des coupables.* Cependant les yeux s'accoutument peu à peu à cet éclat importun. La persévérance subjugue la jalousie, & cet individu qu'on n'aimoit pas, devient un membre qui nous honore. L'amour-propre avoit commencé par dénigrer son mérite. Ce même amour-propre reproduit sous une autre forme, finit par l'exalter, par l'exagérer même. On s'attribue une partie de

cette gloire qui d'abord nous offusquoit; il semble que ce soit un héritage à partager, & qu'on cherche à l'augmenter pour rendre d'autant plus forte la portion de chacun des partageans. Mais ce n'est pas l'affaire d'un jour, que de conduire ainsi l'amour-propre d'une extrémité à l'autre.

Vous savez, Madame, combien d'esprit & de connoissances le Chevalier du Tieuloi avoit apporté dans son corps. Il y débuta avec un jeune-homme qui ne lui cédoit en rien que du côté de la modestie & de l'adresse. Celui-ci révolta tout le monde par sa présomption. Son mérite étoit d'ailleurs si évident, qu'il força l'envie même à le reconnoître; mais il ne pût étouffer la juste aversion qu'avoient inspiré ses manieres hautaines. Le Chevalier du Thieuloi au contraire, finit par réunir au même dégré l'estime & l'amitié de ses admirateurs. Jamais le moindre étalage de ce qu'il savoit; ja-

mais un trait qui pût humilier perſonne. Au ton ſimple dont il parloit de ſes connoiſſances, on les auroit cru communes à tous ſes auditeurs. Il trouvoit le moyen de les conſoler tous, de la ſupériorité qu'ils étoient forcés de reconnoître en lui. Ce vieux Militaire ne ſavoit nous entretenir que de ſes batailles ; le Chevalier alloit au-devant de ſes récits, les écoutoit avec un air d'intérêt, ſe les faiſoit même répéter, & par quelques momens d'ennui, achetoit ſon amitié. Il ouvroit des yeux étonnés aux termes de venerie prononcés par un chaſſeur, & paroiſſoit honteux de ſon ignorance ; le chaſſeur en s'applaudiſſant, pardonnoit au Chevalier d'être meilleur mathématicien & plus grand politique ; enfin, le deſſinateur, le muſicien trouvoient de même en lui un admirateur, lui expliquoient quelques parties de leur art, & le quittoient tout fiers d'avoir endoctriné un ſavant.

Voilà, Madame, le modèle que je

voudrois que le Marquis eût toujours ſous les yeux. Sa grande jeuneſſe lui fera trouver les jaloux moins traitables. Des procédés doux, honnêtes, marqués au coin de la modeſtie, peuvent ſeuls les déſarmer. Ce ſont pour ainſi dire des gâteaux de miel qu'il doit jetter dans la gueule de l'envie, pour aſſoupir ce monſtre dont les yeux ſont ſi vigilans, & les dents ſi envenimées; & je vous avouerai qu'il eſt preſque ſur la voie oppoſée. Il ſent un peu trop ſes avantages: c'eſt comme je le remarquois plus haut, un aveu que les ignorans & les oiſifs font tout bas en enrageant, mais qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on leur arrache. N'eſt-ce pas aſſez de l'ennui auquel ils ſont voués, ſans y ajouter encore l'humiliation? J'en connois qui gémiſſent tous les jours, du déſœuvrement auquel une éducation négligée les condamne. En vain, dans un accès momentané de zèle, veulent-ils réparer le tems

perdu. Leurs yeux se ferment bientôt sur le livre qu'ils ont ouvert, ou bien quelque fade roman vient encore augmenter le vuide de leurs idées. Et puis la rencontre de tant de confreres qui promenent dans un caffé, ou sur une place leur inutilité, a quelque chose d'épidémique, dont on a peine à se défendre : heureux ceux qui, comme M. votre fils, peuvent échapper à la contagion d'un si fatal exemple; ils savent à peine le nom de l'ennui & l'inspirent aussi peu qu'ils l'éprouvent. Les heures, les jours s'écoulent utilement pour eux, & quand ils le veulent, pour ceux qui les fréquentent. Il vaudroit cependant encore mieux être privé de ces avantages, que de s'en prévaloir, comme on pourroit le craindre de M. de Luzigni. Je le lui ai fait sentir. Il vous aime trop, Madame, pour ne pas être docile au Mentor que vous lui avez choisi; mais cette déférence lui coûte : il voudroit se conduire comme

il raiſonne ; c'eſt-à-dire d'après ſes propres lumieres. Peu s'en faut qu'il ne rougiſſe devant ſes camarades d'être encore gouverné, c'eſt une mauvaiſe honte ; mais je lui ſuis trop attaché pour ne pas la lui pardonner : je vous ſupplie même de paroître ignorer ce petit grief. Je tâcherai de conſerver au reſſort de l'amitié assez d'activité pour que celui de l'autorité ſoit toujours inutile.

Je ſuis avec reſpect, &c.



LETTRE XXXIX.

La Marquiſe à ſon Fils.

11 Août.

RIEN de plus intéreſſant pour le cœur d'une mere, que le ton énergique avec lequel vous défendez les intérêts de la vertu. Cependant, convenez que votre tête eſt trop vive, que vous avez trop peu d'expérience pour connoître les bornes où le zèle doit s'arrêter, & le zèle le plus vrai manque ſon but dès qu'il eſt outré. Au ſtyle de votre lettre, j'ai cru reconnoître celui du *Miſantrope* ; il eſt l'expreſſion de ces *haines vigoureuſes* que le vice inſpiroit à Alceſte ; mais ſongez qu'un homme tel que le héros de Moliere, ne corrigeroit perſonne. Ses actions prouveroient envain qu'il eſt paſſionné pour la vertu : ſon humeur intraitable, ſes ma-

nieres rebutantes éloigneroient tout le monde.

Jeune amant de la ſageſſe, voulez-vous que je vous indique un modèle? C'eſt Socrate. Je viens de relire ſa vie dans M. Rollin ; j'en ſuis enchantée. Le Prince des Philoſophes porta les armes pour ſa patrie ; il ſe diſtingua même dans cette carriere où, l'on eſt ſi étonné de voir marcher un ſage ; & ne croyez pas que ce grave perſonnage fut déplacé au milieu des camps. Sa préſence en impoſoit au vice , contenoit la licence ; mais il ſavoit prêter des graces plus décentes à la joie de ces compagnons d'armes; il faiſoit par ſon eſprit & ſa gaité, les charmes d'un repas : il étoit de toutes les parties de ſes jeunes compatriotes , & dans ces momens de plaiſir où le vice a tant de moyens pour vaincre les cœurs les plus honnêtes, Socrate ſavoit aſſurer le triomphe de la vertu. Il paſſa ſa vie à inſtruire ſes concitoyens ; & jamais il ne prit le ton dogmatique , qui réuſſit ſi rarement ; je

vous ai ſouvent entendu citer, la leçon qu'il fit à Alcibiade énorgueilli de ces richeſſes. Eh bien ! il n'avoit pas d'autre maniere d'inſtruire ; auſſi tous ſes diſciples devinrent ſes intimes amis.

Vous êtes trop jeune, mon fils, pour faire des leçons à perſonne ; évitez de diſputer, ſurtout avec les gens peu inſtruits. Il vous ſeroit trop facile & peu glorieux de les vaincre ; & cependant vous auriez de la peine à ne pas tirer vanité de votre victoire. L'exemple eſt la ſeule maniere de prêcher qui convienne à votre âge. Pour triompher du vice, il faut que vos diſcours, vos manieres, que tout en vous, force les méchans à regretter de n'être pas vertueux. Je vous rappellerai encore Socrate, pour vous recommander ſa modeſtie & ſon extrême indulgence. Mettez-vous bien dans l'eſprit que, de même que les plus vertueux ne ſont pas ſans défauts, de même, auſſi les plus pervers ne ſont jamais abſolument dépourvus de vertus ; accoutumez-vous à regarder

les gens ſous leur côté favorable ; tous les hommes en ont un. Ils ſont en général plus foibles que méchans ; & les vicieux doivent plutôt vous inſpirer la pitié que la haine. Mais prenez bien garde que cette pitié ne ſoit point dédaigneuſe, elle ſeroit plus offenſante encore que de graves reproches. Pénétrez-vous de l'amour de l'humanité ; c'eſt cet amour ſeul qui fait le véritable ſage, & vous aſpirez toujours à mériter ce beau titre.

J'ai voulu m'élever juſqu'à vous, mon enfant ; je vous ai cité Socrate, j'ai pris un ton qui ne m'eſt pas familier : il me va mal ſans doute ; mais la tendreſſe ne voit de rôle ni au-deſſus, ni au-deſſous d'elle. Ne montrez cependant point ma lettre à M. de Lanſal ; je redouterois un pareil lecteur. Votre Couſine va vous écrire, & ſa réponſe vous rendra plus ſupportable mon ſermon philoſophique. Adieu, mon fils.

Savez-vous que Madame de Montalbin pourroit avoir ſous peu une Abbaye ?

Hortenſe vous mandera ſi cette nouvelle ſe confirme ; elle vous parlera sûrement auſſi de la jeune Demoiſelle dont vous nous rapportez la triſte aventure. Votre récit lui a fait verſer bien des larmes.



LETTRE XL.

Le Marquis à sa Mère.

Le 8 Septembre.

OH ! ma mere, quel tableau ! qu'il m'a inspiré d'horreur ? Comment est-il possible que l'homme soit assez ennemi de lui-même pour faire du plaisir, un instrument de son malheur !

Je me promenois hier au soir avec M. de Lansal. Nous passions devant un de ces rendez-vous où la cupidité établit son champ de bataille, où le hazard peut en un instant renverser, ou doubler la fortune d'un jeune insensé. M. de Lansal me dit, montons mon ami, je veux vous faire jouir de ce spectacle; il vous intéressera. Je ne savois ce qu'il avoit en vue. Je monte avec lui. Que vois-je ? Une cinquantaine de malheureux rangés au tour d'une table, de jeu, dans le plus grand désordre. J'eus

de la peine à reconnoître quelques-uns de mes camarades, tant la paſſion les avoit défigurés. Je fus tout interdit de remarquer un air feroce à l'un d'eux, dont la figure eſt naturellement douce & je n'oſai l'aborder quoique je ſois lié avec lui. C'eſt le Baron de Flincourt, recommandé comme moi à M. de Lanſal. Ce jeune homme, qui à d'excellentes qualités, joint la funeſte paſſion du jeu, ne s'attendoit pas à nous rencontrer dans un tel lieu; auſſi en fut-il tout interdit & ſe hâta de ſortir dès qu'il nous apperçut. En quelle ſociété il ſe trouvoit! L'avidité ſe peignoit ſur tous les viſages. Les uns y joignoient l'expreſſion de la rage. Les autres le ſourire de la cruauté. Pâles & tremblants., ils tenoient leur regards attachés ſur les cartes qui alloient décider de leur ſort. Le moment où il s'expliquoit, étoit celui d'une expolſion générale. Ici des blaſphêmes à faire fremir. Là le deſeſpoir muet, ne s'exprimant que par des contorſions de forcenés. L'urbanité françoiſe diſparoiſſoit devant l'a-

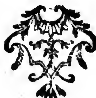
vidité qui s'étoit emparée de tous les cœurs. La table retentissoit des coups redoublés des perdans. Le plancher étoit jonché de cartes déchirées. A chaque instant je voyois deux adversaires prêts d'aller s'égorger. Une dispute s'éleva entre deux intimes amis, on eut beaucoup de peine à les séparer. « Funeste « passion, dis-je à M. de Lansal, qui » annéantit tous les autres sentiments. » Quoi, mon ami ! si j'en étois possédé. Je » pourrois donc oublier ma mere & mon » Hortense. « — Un regard plein de la plus touchante expression fut sa réponse. « Je » pourrois donc déchirer leurs cœurs sensi- » bles en exposant ici ma fortune & peut- » être ma vie. « Je n'en répondrois pas, me dit-il, en me serrant affectueusement la main. — Nous faisions nos réflexions sur les fatales suites du jeu, quand nous vîmes approcher un homme d'environ trente ans, dont l'air serein annonçoit le calme des passions & le contentement de l'ame. Il s'étoit apperçu à mon maintien

que la ſeule curioſité m'avoit amené. » Vous » voyez, Monſieur, en s'addreſſant à » moi, un tableau nouveau. Quelle » impreſſion produit-il ſur vous ? Je ga- » gerois que c'en eſt une d'horreur. Ah ! » vous avez raiſon, un joueur eſt bien » fait pour l'inſpirer. Avec une ame, com- » me vous paroiſſez en avoir une, on y » joint le ſentiment de la pitié, il ne le » mérite pas moins. Tôt ou tard victime » de ſon aveugle fureur, qu'il paye » bien cher les profits précaires auxquels » il ſacrifie ſa ſanté & ſon repos ! figurez- » vous, Monſieur, l'homme le plus for- » tuné & donnez-lui la paſſion du jeu ; » voilà toutes ſes jouiſſances empoiſon- » nées. Elle prendra tous ſes moments. » Elle remplira ſon cœur tout entier. » Il oublira ſa femme, ſes enfants, ſes » amis. Sa probité même deviendra ſuſ- » pecte & chancelante. Il eſt ſi rare de » concilier ce fatal penchant avec la dé- » licateſſe. Ah ! Monſieur, que ce dont » vous êtes témoin aujourd'hui, pour la

» premiere fois, puiſſe à jamais vous en » préſerver. « A ces mots il nous quitta en nous laiſſant de ſa ſageſſe l'idée la plus favorable ... Mais quel fut mon étonnement de le voir quelques momens après, figurer parmi ces inſenſés dont il venoit de plaindre ſi énergiquement la deſtinée. Son viſage qui nous avoit paru ſi calme, ſe prêta bientôt à toutes les expreſſions de la fureur. En moins d'une heure il perdit trois ou quatre cent louis & en s'en allant, la rage dans le cœur, il paſſa près de nous ſans nous appercevoir. Nous nous retirâmes bientôt M. de Lanſal & moi, en gémiſſant ſur l'inconſéquence des hommes dont nous venions de voir un ſi terrible exemple. Quelle leçon! .... Préſenter la morale comme le fait M. de Lanſal, c'eſt lui ôter ſa ſéchereſſe, & aſſurer ſon ſuccès. Cette maniere d'inſtruire, eſt digne du ſage que vous me propoſez pour modèle dans votre dernière lettre.

Ce tableau ſera long-temps préſent à mon eſprit. Que ma mere, qu'Hortenſe ne redoutent donc pas en moi la funeſte paſſion du jeu. La ſeule idée des allarmes qu'elle leur cauſeroit me fait fremir. Je voyois l'autre jour Beverley. * J'eſſayai de ſuppoſer Hortenſe à la place de ſa femme. Ah ! mon cœur ne put ſoutenir long-temps cette cruelle ſuppoſition. Je ſuis avec reſpect, &c.

* Tragédie de M. Saurin.



LETTRE XLI.

La Marquise à M. de LANSAI.

26 Septembee.

QUE j'ai de graces à vous rendre, Monsieur ! Ah ! je le vois, mon cœur tout sensible qu'il est, ne pourra éprouver assez de reconnoissance pour payer les bontés que vous avez pour mon fils. Non, vous n'avez pas trompé la confiance de votre ami mourant & vous remplissez la mienne au-delà de ce que j'osois espérer. Que Luzigny est heureux !

Il sent vivement, Monsieur, les dangers que vous m'avez si bien dépeints : & à la maniere dont il m'en parle, je me flatte qu'il les évitera. Il paroît que jusqu'ici

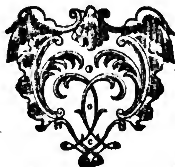
le ſouvenir d'Hortenſe conſerve tout ſon pouvoir ſur lui. Tant mieux, tant mieux! Qu'une paſſion honnête maîtriſe ce cœur ſi prompt à s'enflammer & je n'aurai point à craindre pour les mœurs de ce cher enfant. C'eſt un âge ſi difficile à paſſer que celui où il eſt! qu'il me tarde de l'en voir ſorti! qu'il me tarde de le voir uni à l'aimable perſonne dont il a fait choix! Mais il faut attendre quelques années avant de ſerrer ces nœuds. Je ne me diſſimule même pas, que dans quatre ou cinq ans il ſera encore bien jeune. J'entends dire à tout le monde, que les militaires ne doivent ſe marier que très-tard, ou renoncer au ſervice. On veut que leur zèle diminue dès qu'ils ont pris le nom d'époux. Un Colonel me diſoit hier, que quand un Officier ſe marioit, il le regardoit comme perdu pour l'état militaire; qu'en temps de guerre, il comptoit beaucoup moins ſur la valeur d'un pere de famille,

que sur celle d'un être isolé dont la mort ne doit faire le malheur de personne. Pensez-vous de même, Monsieur ? Ce Colonel ne m'a pas paru un oracle dans plusieurs points qu'on discuta devant lui. En feroit-il un dans celui-ci ? J'attends de votre amitié, que vous resoudrez cette question, avec l'énergique franchise que j'aime tant en vous.

Je retombe encore dans mon défaut ordinaire. Je ne vous parle que de mon fils & j'oublie de vous mander que l'on vous attendoit cet automne à Dr.... L'Abbé de Réville me l'écrivoit dernierement. L'espérance de Madame de Sainte-Alme sera trompée puisque vous n'aurez pas de sémestre. Il m'a aussi appris que celui de vos neveux que l'on destinoit à l'état Ecclésiastique a obtenu un canonicat à Sens. Voilà le sujet d'un compliment. Mais, Monsieur, quand vous en ferai-je donc qui vous soient personnels ! Je dinai

hier avec quelqu'un qui a bien le même desir ; & qui, plus heureux que moi, vient d'avoir l'occasion de vous appuier de son crédit.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XLII.

Réponse à la précédente.

Le 1 Octobre.

MADAME,

ON reconnoit une bonne mere jusque dans ses erreurs. Votre derniere lettre en contient une; mais la source dont elle part ne vous excuse pas seulement, elle vous fait honneur ; oui , Madame, livrez-vous sans allarmes au plaisir si naturel de voir M. votre fils unissant son sort à celui d'une femme honnête. Son ame est vive & sensible. On en auroit tout à craindre, si elle restoit abandonnée à elle-même & sans frein. Qu'elle en trouve un, dans l'amour délicat que lui inspire une jeune compagne digne en même temps de son estime. Qu'il s'unisse à elle sans s'éffraier des inconvénients que votre tendresse redoute.

Il regne parmi les militaires un préjugé que j'ai ſouvent combattu, avec d'autant plus d'impartialité, qu'à en juger par les apparences j'y étois moi-même aſſervi. On regarde l'engagement du mariage comme étouffant l'honnête ambition qui doit animer un gentil-homme. On le croit plus propre à réfroidir qu'à rechauffer la valeur. Mais quoi, la perſpective de faire participer à ma gloire une femme adorée & les tendres fruits de notre amour, n'eſt-elle pas un nouvel aiguillon pour la gloire & pour le courage? Quoi? végéttant célibataire, dans la triſte certitude qu'avec moi s'éteindront & mon nom & la trace de mon exiſtence; je vole aux combats, je cueille des lauriers aux dépens de mon ſang, & je n'aurai plus cette noble ardeur quand je ſongerai que ces lauriers ombrageront le berceau de mes enfants; qu'un jour ils pourront faire valoir les titres que je leur achete par le ſacrifice de ma vie! Mais m'objecteront vos froids calculateurs

le

le courage ne doit-il pas chanceler, quand le jour d'une bataille, la mort qui vole à vos côtés vous menace à chaque inſtant de vous enlever à une femme éplorée, à des enfans en bas âge dont vous êtes le ſeul appui ? Non ſans doute ; parce que ſi cette conſidération pouvoit un moment glacer mon courage, j'en aurois une toute prête pour le ranimer. Oui, me dirois-je, ils ſeront à plaindre ceux que je vais abandonner ; mais le ſeroient-ils moins, ſi je manquois à mon devoir ? Et quand un jour ils ſeront à même d'apprécier l'honneur, héſiteront-ils pour décider lequel vaut le mieux, d'avoir perdu ſon pere, mourant les armes à la main pour ſa patrie, ou de l'avoir conſervé déshonoré. D'ailleurs, qu'ai-je tant à craindre pour eux ? L'Etat, par les ſoins d'un Monarque bienfaiſant, n'a-t-il pas pourvu à leur ſubſiſtance, à leur éducation ? En perdant leur véritable pere, ils vont devenir ſes fils adoptifs. Mais pourquoi mettre les choſes au pis ? Si comme je puis

m'en flatter j'échappe aux dangers, ſi je parviens glorieuſement au bout de ma carriere, quel plaiſir de former moi-même ces enfans que je deſtine à ſuivre mes traces! Car, c'eſt ſurtout cette eſpece d'éducation qui manque rarement ſon but. J'en apporte en preuve ma propre expérience: Fils d'un pere qui avoit ſervi quarante ans l'État, avec quel tranſport j'ecoutois le récit de ſes faits d'armes! Avec quel intérêt il me développoit les élémens de cet art auquel on a particulierement attaché la gloire, les principes de cet honneur ſi vanté, dont les Militaires ſont à la fois les légiſlateurs, les juges, les eſclaves & les victimes! Que ſes leçons ſe gravoient profondément dans mon cœur! Que je me promettois bien de les ſuivre! Dans toute autre bouche que celle d'un pere, peut-être les aurois-je regardées comme de vaines déclamations. Car, c'eſt ainſi que la jeuneſſe reçoit les exhortations de la ſageſſe & de l'expérience; mais le ſceau de l'autorité paternelle dont elles étoient

revêtues, leur donnoit une force à laquelle il m'eût été impossible de résister; la tendresse qui les dictoit en a garanti l'effet, & je puis dire, que si quelque considération est le prix de mes longs services, c'est à elles surtout que je la dois. Mes regrets les plus vifs sont de n'avoir pas d'enfans à qui transmettre cet héritage précieux. Ah ! de grace, épargnez-les à M. votre fils. C'est au sang des héros à en perpétuer la race. Qu'il ait un jour cette consolation que les circonstances m'ont refusée, & qu'un mariage tardif ne lui prépare point le chagrin de laisser ses enfans à l'entrée de leur carriere. Donnez-lui, Madame, ce motif de plus, pour travailler à son avancement, à l'augmentation de la gloire de sa famille. Donnez, en un mot, ce frein à ses passions, & ce nouvel aiguillon à son courage.

Je prévois une autre objection, mais elle ne m'effraie pas. Vous marier, me dira-t-on, pour laisser les trois quarts de

ſa vie votre jeune moitié en proie aux regrets de votre abſence & aux dangers de la ſéduction. D'abord ces regrets ſont bien compenſés par l'avantage de s'aimer plus longtems. Une préſence trop continue affoiblit le ſentiment, amène même le dégoût dans les mariages les mieux aſſortis. Et quant aux dangers, le libertinage ne les exagere-t-il point, pour ménager un ſuccès à ſes vues & une excuſe aux victimes qu'il ſacrifie? D'ailleurs, l'inconduite trop ordinaire des Militaires, quoique mariés, ne rend-elle pas encore la vertu plus penible à leurs compagnes délaiſſées? Vous donc, qui ſuivez à la fois les drapeaux de Mars & ceux de l'hyménée, voulez-vous que votre éloignement n'ôte rien à votre ſécurité; donnez vous-même l'exemple de la fidélité; n'affichez, ni de loin ni de près, ces maximes qui font ſuſpecter votre reſpect pour des nœuds que vous voulez qu'on révère; vos femmes ne ſe croiront plus en droit de chercher des vengeurs; ceux-ci ſe pré-

ſenteront avec moins d'aſſurance , & votre abſence n'aura plus pour vous & pour elles,que de médiocres inconvéniens. Ils ſe réduiroient même bientôt à rien , ces inconvéniens , ſi l'on réprimoit le funeſte penchant pour le célibat qui s'étend de plus en plus. Car, comme a dit M. de Monteſquieu , *moins il y a de voleurs.* & *moins il y a de vols.* Je ne répondrois pas toujours du jeune Marquis tant qu'il tiendra ſa place parmi les voleurs : mais je ſerois garant de ſa probité dès qu'il ſera lui-même intéreſſé à ce qu'il n'y en ait plus.

Je pars dans peu de jours , Madame , & j'emmene mon pupile à la campagne d'un de mes amis. C'eſt plus par tendreſſe que par prudence, que je n'ai pu me réſoudre à l'abandonner.



LETTRE XLIII.

Le Marquis à sa Mère.

De Flincourt en Lorraine, le 12 Octobre.

Je me crois depuis huit jours à Clerfontaine, mais à Clerfontaine animé par la présence des maîtres les plus respectables & les plus bienfaisans : il ne tiendroit qu'à vous d'y transporter les scènes charmantes dont je suis témoin ; quelle agréable diversion à l'ennui des villes ! Comme je vois approcher avec chagrin le terme fixé à notre absence ! Ici, je respire en liberté, point de surveillans qui gênent ou critiquent mes démarches ; point d'originaux décorés qui exigent des hommages. Ah ! que j'ai d'obligations à M. de Lansal de m'avoir fait connoître ce séjour !

Nous y arrivâmes Vendredi dernier,

avec le fils de nos Hôtes ; ce jeune Baron de Flincourt dont je vous ai déjà parlé quelquefois. Le pere, vieux Militaire en qui la vie guerriere & celle des champs, n'ont rien laissé de leur rudesse, nous attendoit & vint à notre rencontre avec sa femme & ses deux filles. Dès que son fils les apperçut, il s'élança hors de la voiture, & le voilà dans leurs bras. Oh ! ma mere qu'il est doux d'aimer & d'être aimé ainsi ; je le sais par expérience. Quel empressement ingénu dans toute cette famille ! Eh bien ! ce n'est, je crois, qu'à la campagne qu'on éprouve, qu'on exprime si naivement les sentimens de la nature. Que cet enfant chéri reçut de caresses ! On ne pouvoit s'en séparer. Le pere, la mere, les deux sœurs se le disputoient, l'embrassoient à l'envi, sans rien prononcer que ces phrases entrecoupées qui peignent si bien le trouble délicieux de l'ame ; j'en fus attendri jusqu'aux larmes.

Je ne pouvois me lasser d'admirer l'air

vénérable du vieux Baron , que la joie sembloit rajeunir. Mesdemoiselles de Flincourt me rappellerent ma sœur & Hortense; leur âge est le même , & sans doute Mademoiselle de Saint Just & Julie * se seroient tendrement aimées. Nous prîmes tous les sept la route du château ; le jeune Baron marchoit entre ses sœurs , & leur donnoit le bras. Elles n'ont point cette démarche composée qu'on acquiert à la ville : mais de la légereté, des graces ; point de recherche dans leur parure; mais cette élégance naturelle aux femmes , à laquelle l'art ne sauroit suppléer. Leur teint a le coloris vif de la santé , un peu bruni par le soleil , on remarque en elles un agréable mélange de la délicatesse de leur sexe , & de la vigueur du nôtre. Elles s'aiment de bonne-foi , sans rivalité ; sans paroître soupçonner que quelques agrémens de plus , ou

* C'étoit le nom de la sœur de M. de Luzigni, elle mourut au sortir de la premiere jeunesse , & fut toujours vivement regrettée par son frere.

de moins, puissent éveiller la jalousie. Elles s'entendent surtout à merveille, dans leur amitié pour leur frere. Qu'il est heureux, me disois-je tout bas; & ma pauvre Julie a eû un soupir! Pendant que mon jeune camarade répondoit à mille questions, on s'occupoit de lui sans qu'il s'en apperçut. Chaque sœur, lui présenta un petit ouvrage travaillé de leurs propres mains : l'aînée un nœud d'épée, la cadette une jolie bourse. — Vous voyez, mon bon ami, que nous songeons à vous. Flincourt, de son côté, ne les avoit pas oubliées. Il leur apportoit quelques curiosités de Strasbourg, & fut très-piqué d'avoir été prévenu. Deux tendres baisers en furent le prix ou la punition; il leur en laissa le choix, & leurs bons parens sourioient les larmes aux yeux.

Cependant nous approchions du château. On questionna M. de Lansal sur son pupile. Il répondit avec la franchise que

vous qui connoiſſez, elle étoit à peu près ſans conſéquence. Le jeune Baron a tant de bonnes qualités ! Doux, humain, plein d'eſprit & de délicateſſe ; il ſeroit parfait, ſans la cruelle paſſion du jeu qui le tourmente, ainſi que ceux qui lui ſont attachés. M. de Lanſal ne diſſimula point ce grief, qui malheureuſement n'étoit pas nouveau...... Pouvoit-on gronder dans un pareil moment ! On lui fit donc quelques reproches, mais des reproches ſi tendres, que des éloges euſſent été moins flatteurs. Ils eurent leur effet. Flincourt ſe propoſa de renoncer à ce funeſte penchant. Il le promit à ſon pere, à ſa mere, à ſes ſœurs ſurtout, qui l'en conjuroient, en preſſant chacune de ſes mains contre leur cœur : il nous le promit à tous, & cela d'un air ſi pénétré, d'un ton ſi perſuaſif, qu'il ſe corrigera certainement, ou jamais joueur ne s'eſt corrigé.

Nous arrivâmes enfin au château, qui

n'a rien de magnifique. Il eſt meublé avec goût, mais avec ſimplicité. Que ces dignes hôtes ſont aimés de leurs payſans ! Ils vinrent en foule viſiter le jeune Baron abſent depuis dix-huit mois ; c'étoit un plaiſir de les voir balancés entre l'envie de s'en approcher, & la crainte de ſalir l'appartement en y entrant. Ils ſe preſſoient à la porte, les derniers s'élevoient ſur la pointe des pieds, tous marquoient le plus grand deſir d'avancer : on leva leurs petits ſcrupules; ils entrerent, & leur futur Seigneur répondit à leurs marques d'amitié de la meilleure grace du monde. Comme il eſt beau, notre jeune Monſieur, diſoient entr'elles les femmes ! Comme il a grandi, diſoient les garçons ! Mais tous, hommes & femmes, jeunes & vieux, ſembloient dire de concert, comme il eſt aimable ! Cette ſcène intéreſſante me rappella ma premiere apparition à Clerfontaine. Les Payſans de Flincourt valent bien les nôtres. Ils feroient partout les

mêmes, ſi tous les Seigneurs reſſembloient au leur. Il a avec les ſiens une honnête familiarité, non celle qui, dit-on, *engendre le mépris ;* mais celle qui appelle l'amitié & la confiance. Auſſi, quel empreſſement ils témoignent à le ſervir ; ils n'attendent pas ſes demandes, ils les devinent ; il eſt le juge de leurs petits debats, prévient bien des procès, & paye leurs ſoins par des marques d'intérêt que leur ſimplicité ne les empêche point d'apprécier. Je fus témoin hier d'un ſpectacle qui vaut tous ceux des grandes villes. Voici, quel en étoit le ſujet.

Quand la moiſſon & les vendanges ſont finies, le Baron de Flincourt donne une petite fête à ſes laboureurs & à ſes vignerons. C'eſt pour cette fête qu'il attendoit ſon fils. Il y a dans l'avant-cour du château, des ormeaux à l'ombre deſquels on dreſſe une tente ; c'eſt celle qui ſervit autrefois au vieux Baron pour un uſage bien différent. On y donna un grand dîner.

Nous y trouvâmes place tous les ſept au milieu de ces bons villageois; & notre Hôte préſuma aſſez bien du cœur de M. de Lanſal & du mien, pour ne pas s'excuſer de nous avoir aſſociés à de pareils convives. Le repas fut abondant, mais ſimple. Après un peu d'embarras nos commençaux y firent honneur, avec cet appétit qui eſt la récompenſe du travail & qu'on ne connoît guère au milieu de l'abondance & de l'oiſiveté. Au deſſert on apporta une taſſe d'argent, le Seigneur y but à la ſanté du Roi, & puis en fit préſent à celui des villageois que ſes confreres reconnurent pour avoir donné cette année le plus de ſoins à la culture. Il partagea enſuite une certaine ſomme entre les deux qui avoient fait les plus mauvaiſes récoltes ſans qu'il y eut de leur faute. Qu'il eſt beau! qu'il eſt doux, ô! ma mere, de faire un tel emploi de ſon ſuperflu! Ces trois payſans, les larmes aux yeux, ſe réunirent pour nous porter la ſanté de leur bienfaiteur.

Elle fut reçue des autres avec un air d'intérêt qui n'étoit pas suspect & qui nous attendrit tous. Le jeune Flincourt ne fut point oublié, son nom excita une acclamation universelle. Que l'expression naïve de leur joie me parut préférable aux hommages d'une civilité étudiée !

Après le diner on vit arriver les jeunes filles & les garçons du village. On dessert, la tente disparoît, & l'on entend le son des musettes. Le fils du Baron ouvrit ce bal champêtre, que la gaieté soutint longtemps. Il se fit ensuite apporter des rubans & des colliers, des bagues & autres petits meubles qui peuvent convenir aux filles. Le gros lot étoit une jolie piece d'indienne. Les billets sont distribués aux garçons; & c'est à la fille qui lui plaît le plus, que chacun des gagnants doit faire hommage de son lot. C'étoit un plaisir de voir leur empressement, leur inquiétude pendant ce tirage. Que de vœux formés ! que de regards portés vers

celles qui en étoient l'objet : ſi le gros lot tomboit à Lucas, diſoit Babet, je ſais bien qui l'auroit. Et moi auſſi, ſi c'étoit Pierrot, lui répondoit Helene. Le ſort ne l'adjugea ni à Lucas, ni à Pierrot ; mais à un gros garçon de bonne mine qui m'avoit encore paru plus intrigué que les autres. Il parcouroit d'un œil inquiet tout le groupe des jeunes filles & n'y trouvoit pas Lucette ; ſon embarras excita les éclats de ſes camarades, & nous amuſa beaucoup. Au défaut de Lucette qu'elle ſera l'heureuſe ? ſe diſoient-ils entr'eux ; & les rivales de Lucette ſourioient & baiſſoient les yeux, de peur de rencontrer les ſiens. Arrive enfin Lucette, ſon amant perce la foule, vole à ſa rencontre, & le gros lot eſt à ſes pieds. Lucette rougit, l'accepte & de nouveaux éclats augmentent ſon trouble & ſon triomphe. Enſuite le jeune Baron alla la prendre par la main, lui mit ſur la tête un chapeau couronné de fleurs,

& dansa avec elle. Ce fut la clôture de cette petite fête. Tant qu'elle dura, les paysans plus âgés cantonnés dans un coin de la cour, se livroient à une gaieté moins folâtre : ils buvoient, supputoient le produit des métairies voisines, prévoyoient la cherté des grains pour l'année suivante & surtout, louoient leur bon Seigneur quoiqu'il ne fût pas à portée de les entendre. Jusqu'ici M. de Flincourt s'étoit toujours réservé le plaisir de présider à cette cérémonie. Il le céde actuellement à son fils. Il ne veut point que l'amitié de ses villageois, soit séparée de l'héritage qu'il doit lui laisser un jour. Qu'il est loin de ressembler à ces vieillards chagrins qui, voient avec humeur leurs successeurs dans leurs enfants. Ah ! ce sont de tels peres qu'on tremble de remplacer !

M. de Lansal vous présente ses respects, il vient me chercher ; voici l'heure de la promenade, nous y allons.

avec Madame de Flincourt & ses aimables filles. Après demain je pars pour Strasbourg; ce n'est qu'à mon retour dans cette ville que je pourrai finir ma lettre.

De Strasbourg, le 14 Octobre.

Nous sommes revenus ici, depuis hier. Que nous avons eû de regrets en quittant nos respectables Hôtes! Il les ont bien partagés. La veille de notre depart, ils étoient inconsolables: nous venir voir pour dix jours! disoient les Demoiselles de Flincourt à leur frere en soupirant. Quoi le terme a-t-il donc été bien fixé! Si vous demandiez une prolongation! Mais Monsieur de Lansal leur ôta tout espoir en alléguant des ordres positifs; il fallut se résigner. Les adieux furent des plus attendrissants. Le pere & la mere du jeune Baron vouloient envain cacher leurs larmes. On lui fit renouveller sa promesse de ne plus jouer. Vous manque-t-il quelque chose, mon ami, dites-nous

le? Nous ſommes prêts à faire tous les ſacrifices pour qu'il ne vous reſte rien à deſirer ; attendez-vous du jeu des reſſources plus ſûres ! on ſupplia enſuite M. de Lanſal de lui rappeller quelquefois ſes engagemens. Nous vous recommandons, Monſieur, lui diſoient Meſdemoiſelles de Flincourt, nous vous recommandons ce frere chéri. Ce n'eſt pas que nous craignions la diminution de notre fortune ; elle eſt toute à lui, il le ſait bien ; mais qu'il ſonge à un pere & à une mere dont ſon inconduite pourroit abréger les jours. Et puis s'adreſſant à leur frere ; — mais tu ne joueras plus, tu nous l'a promis, nous comptons ſur ta parole. Ecoute, quand tu te ſentiras prêt à oublier tes promeſſes, penſe à tes ſœurs ; vas leur écrire, nous y gagnerons ; & ſi tu nous aimes un peu, tu n'y perderas pas. Il eut fallu avoir un cœur de roche pour réſiſter à de pareilles inſtances : & le jeune Baron eſt ſi ſenſible ! O non, il ne jouera plus. J'en ſerois garant.

Nous ſommes enfin partis tous les trois fort émus. Ce dont j'ai été témoin à fait ſur moi une impreſſion délicieuſe qui durera long-temps. Il faut qu'un jour Hortenſe & moi ſoyons chéris à Clerfontaine, comme les Seigneurs de Flincourt le ſont chez eux. J'ai pour cela des projets que ſon cœur ne contredira certainement point.



LETTRE XLIV.

Hortense au Marquis.

17 Octobre.

Nous sommes, Monsieur, dans les embarras d'un prochain départ; nous allons passer quelque temps à Limeuil: ma tante me charge de répondre à vos deux lettres. Ce que vous nous dites du jeu l'a fait frémir, ainsi que moi; & vos réflexions rendent inutiles celles que sa tendresse pourroit lui dicter à ce sujet. Je ne conçois pas, comment on s'abandonne à une telle passion: elle doit donner tant de chagrin! & ses jouissances, outre qu'elles sont rares, ne doivent jamais être pures. Je suppose qu'on fasse des gains considérables, peut-on, sans remords, se voir enrichi aux dépens de plusieurs malheureux qu'on a, peut-être réduits au desespoir?

Le détail de votre fête champêtre nous a fort intéressées. Nous avions d'abord conçu le projet d'en établir une pareille cette année à Limeuil; mais Madame votre mere veut attendre que vous y soyez. Elle dit que ce seroit vous priver d'un trop grand plaisir, & je le crois aussi.

Vous avez bien raison d'envier le sort de Messieurs de Flincourt, être aimé & surtout mériter de l'être; est-il un sort plus heureux! Votre jeune camarade en a la douce espérance. Quel dommage qu'il ne se corrigeât pas d'un défaut, qui, peut empoisonner ses plaisirs & affliger ses dignes parens. J'augurois comme vous de ses protestations : mais ma tante, qui a, dit-elle, connu beaucoup de joueurs, prétend qu'on ne doit guères compter sur toutes celles qu'ils font, que ce malheureux penchant une fois enraciné, l'emporte sur les motifs les plus pressants, même dans les plus belles ames. Prenez donc bien garde, mon cher cousin, de vous y livrer. Vous savez que

vous ne feriez pas le feul à en gémir. On affure que l'exemple peut le faire naître. Cela doit vous mettre en garde contre la fociété du jeune Flincourt, quelqu'attrayante qu'elle foit d'ailleurs. C'eft toujours Madame de Luzigny qui parle; car, je ne m'aviferois pas de vous donner des leçons. Vous connoiffez les droits que vous avez à l'amitié de votre coufine.

HORTENSE DE SAINT-JUST.



LETTRE XLV.

La Marquise à son Fils.

De Limeuil, le 19 Octobre.

Je me rends comme vous voyez, mon fils, plus tard cette année à la campagne qu'à mon ordinaire ; je n'en suis pas fâchée, il ne reste plus dans le voisinage, que très peu de personnes de ma société. Je fus hier à T*** chez Madame la Présidente de *** : j'espérois y rencontrer un Officier de votre Corps que l'on m'assuroit y être, vous m'avez déjà parlé de lui, à ce que je crois, on le nomme le Chevalier de Versol. Mon espérance fut trompée, il en étoit reparti la veille. Je le verrai à mon retour à Paris, du moins la Présidente a promis de me l'amener.

Nous dinâmes avec le fils du Marquis de *** que des dettes contractées au jeu forcent de quitter le service. Cet

Officier me rappella le Baron de Flincourt, & je vous assure que ce souvenir fût des plus douloureux. Vous m'avez infiniment intéressée pour toute sa famille, & je voudrois bien me persuader qu'un joueur peut se corriger ; hélas ! j'ai tant d'exemples contraires, que je ne suis point tranquille sur le compte de cet aimable, mais infortuné jeune-homme. Que je le plains !.... Je plains encore plus ses respectables parens. Mon Dieu ! mon ami, craignez de vous lier trop intimement avec ce Monsieur de Flincourt !

En revenant ici, je fus témoin de la scène la plus attendrissante. A l'entrée du village de Limeuil nous trouvâmes un grand concours de peuple rassemblé auprès de la maison du bon Fribourg ; cet ancien invalide dont, sans doute, vous vous souvenez encore. L'honnête vieillard serroit d'une main contre sa poitrine un homme d'une quarantaine d'années, & de l'autre, tenoit un parchemin qu'il montroit au peuple dont il étoit entouré. Oui, mes

mes amis, leur difoit, le voilà ce cher fils, l'unique appui de ma vieilleffe. C'eft le feul des quatres garçons qne j'ai élevé qui ne foit pas mort pour fon Roi; mais il l'a fervi avec honneur comme fes freres, comme moi. Vous voyez, ajoutoit-il, en leur montrant fon brevet de vétérance, vous voyez le glorieux témoignage de fa bonne conduite & de fa bravoure; puis regardant la médaille dont l'habit de fon fils étoit décoré; ah! que n'ai-je pû fervir affez long-temps pour mériter une fi belle récompenfe : & fes levres fe colloient fur cette médaille refpectable. O! mon fils, pourfuivoit-il d'une voix étouffée, mon cher fils, Dieu me l'a confervé, qu'il en foit mille fois béni! je mourrai content à cette heure, mon fils m'eft rendu.

Hertenfe auffi vivement attendrie que moi, avoit reconnu fur le corps de ce Cavalier l'uniforme de votre Régiment; ce fut un nouveau motif pour nous en-

ager à defcendre de voiture ; je ne puis vous exprimer avec quel tranfport le bon vieillard nous accueillit. Il ne put fuffire à fa joie, quand il fût que vous êtiez dans le même Rêgiment que fon fils. Je vous affure qu'il m'épargna bien la peine de faire à ce dernier, toutes les queftions que je me propofois de lui faire. *Eh bien ! M. de Luzigny aime-t-il le fervice autant que feu M. le Marquis ? Eft-il bon pour fes foldats comme l'étoit fon pere !* ... Et mille autres demandes répétées coup-fur-coup.

Pendant ce temps, celle de fes filles chez qui il demeure, avoit préparé une petite collation ; il fallut pour ne pas fâcher ces honnêtes gens, accepter quelques fruits & furtout une corbeille de belles poires que le vieillard voulut lui-même placer dans notre voiture. C'eft la dépouille d'un des meilleurs arbres de fon verger, d'un arbre qu'il a hanté ; comment refufer un tel prefent ! je vous

assure que je l'ai reçu avec grand plaisir. Son fils m'est venu voir ce matin : le trajet est un peu trop long pour le pere, j'en suis bien fâchée. Je lui envoyai le soir même vingt-cinq bouteilles de vin de Bourgogne, j'espere que ce bon vin & la joie qu'il a ressentie du retour de son fils, prolongeront les jours de ce vertueux citoyen : je m'y intéresse vivement.

Qui n'enviroit le sort de cet homme ! il a rempli avec honneur une carriere pénible & glorieuse, il n'y étoit pas soutenu comme ses chefs, par l'assurance d'un avancement flatteur pour l'amour-propre, & souvent avantageux pour la fortune ; possesseur d'un bien médiocre, mais suffisant à ses besoins, il n'a songé à l'augmenter, que pour le partager à ses enfans : assez heureux pour avoir su se défendre de ces passions violentes qui, accelerent notre destruction, & rendent notre existence souvent si douloureuse, il jouit d'une vieillesse exempte d'infir-

mités, & attend au ſein d'une famille à laquelle il eſt encore utile, la fin d'une vie ſans reproche. Bon Fribourg, tu mourras doucement, comme les autres s'endorment, lorſque leur journée a été heureuſe.



LETTRE XLVI.

Le Marquis à sa mère.

Du 1 Novembre.

QUELLE scène vient de s'offrir à mes yeux, ô ! ma mere, il est deux heures du matin; je ne saurois fermer l'œil! ce n'est que dans votre sein que je puis trouver du soulagement, je l'ai éprouvé tant de fois ! mais par où commencer cet affreux récit !

Vous n'avez hélas ! que trop bien tiré l'horoscope de mon malheureux camarade, le jeune Flincourt. Il y a quatre jours, qu'il entre de très-bonne heure dans ma chambre, l'air pâle & défait, les cheveux en désordre, dans l'attitude d'un homme au désespoir. Qu'avez-vous m'écriai je, en le voyant, qu'avez vous mon ami. — Ah ! mon cher Luzigny,

me dit-il, en ſanglottant, je ſuis le plus infortuné des hommes, & ſurtout le plus criminel. — Que vous eſt-il donc arrivé? — Ce que je cherchois; mon ami; ce que je méritois, mais ce que mon pére ne méritoit pas. Je ſuis ruiné, ô! nuit fatal! ô! monſtre que je ſuis! Vous connoiſſez mes parens, dites, qu'ont-ils donc fait pour avoir un tel fils? Et il me détaille toutes ſes infortunes; ſon réçit étoit interrompu par des cris, par des mouvemens de rage; je crus qu'il alloit devant moi attenter à ſa vie, je le déſarmai... Le malheureux! il avoit perdu dix mille francs argent comptant, & ſoixante mille ſur ſa parole. Ses avides adverſaires l'avoient dépouillés de tous ſes meubles. Sa montre, ſa bague, ſa boëte d'or, ſes chevaux étoient devenus leur proie. Au moment où il parloit, on ſaiſiſſoit ſa chaiſe de poſte; foibles reſſources pour acquitter ſa dette! Le reſte devoit être payé dans quatre jours, ſon honneur y étoit engagé. Je lui re-

prochai doucement de ne s'être pas modéré dès qu'il se voyoit dans le malheur. — Ah! c'étoit ce malheur même qui causoit mon délire, j'en étois comme enivré; ce n'étoit plus moi, c'étoit un démon qui s'étoit emparé de toutes mes facultés. Le souvenir de mon pere & de ma mere, l'image de deux sœurs chéries, tout étoit impuissant, tout m'étoit odieux. — Je le plaignois bien sincèrement, quoiqu'il me parut très-coupable. Il me restoit cent louis; je les lui offris, & ma mere m'approuvera sans doute. Je l'engageai à écrire sur le champ à son pere; il n'en avoit pas le courage. Il alloit, disoit-il, lui donner le coup de la mort. — Cependant où trouver ailleurs des secours? Allons, écrivons.... Si je ne reçois point de réponse le cinquieme jour, je suis abandonné, je suis perdu. Il écrit enfin; la lettre part, & ces cinq jours se passent dans des convulsions horribles. M. de Lansal & moi l'assistions, le consolions. Ce n'étoit pas le moment

de lui faire des reproches. Arrive la fin du cinquieme jour, & point de lettres. Son désespoir redouble; mais quoique plus violent, il est plus concentré. Ce pauvre Flincourt... Trompé par les apparences, je le croyois rendu à lui-même. Il demande permission de s'absenter; il l'obtient, & on le pense parti pour son pays. Le lendemain au soir, nous voyons arriver son pere & nous avons de la peine à le reconnoître, tant la douleur a changé ses traits. Il apportoit une grande partie de la somme nécessaire; il venoit retirer son fils du service pour le conserver près de lui, pour lui éviter de nouvelles catastrophes. C'étoit la seule punition qu'il lui réservoit. Hélas! vains projets! A peine eut-il mis pied à terre, qu'il court éploré chez M. de Lansal avec qui j'étois. — Mon fils, qu'est-il devenu? Où est il?... Où demeure-t-il? — Votre fils, Monsieur, il est parti, vous avez dû le rencontrer, nous ne l'avons pas vu de toute la journée. — Il est parti! Ah! Monsieur, il est mort. Tenez,

lisez. — C'étoit une lettre que le laquais de son fils étoit chargé de porter chez lui, & qu'il lui avoit remis en route. Elle annonçoit le dessein formel d'attenter sur ses jours. Il faisoit à sa mere & à ses sœurs les adienx les plus touchans ; il les délivroit, disoit-il, d'un monstre ; il se rendoit justice. Nous fîmes nos efforts pour calmer le respectable Vieillard. Un accès de désespoir a dicté cette lettre à votre fils, lui disions-nous ; un moment de réflexion l'aura fait rentrer en lui-même. Mais le cœur d'un pere ne se console pas ainsi. Il veut aller s'assurer tout de suite si son fils est parti. Menez-moi chez lui, Messieurs, je vous en conjure. Il étoit onze heures & la nuit étoit obscure. Nous sortons sans vouloir nous faire accompagner, & nous nous rendons à l'appartement du jeune Flincourt. Nous frappons, point de réponse. Il dort sans doute, lui disions-nous ; ah ! Messieurs, il est mort. — Nous l'appellons à très haute voix ; toujours inutilement — Vous voyez qu'il n'y est

pas. Nous vous disions bien, qu'il étoit parti — Il est mort, nous répétoit ce malheureux pere, avec le cri de la douleur. Nous tentions de le ramener : mais non, il veut pénétrer dans cette Chambre funeste ! Il veut, par ses propres yeux s'assurer de son malheur; la porte est enfoncée.... Figurez-vous, ma mere, trois hommes s'avançant, conduit par une lumiere lugubre qui perce à peine la sombre horreur des ténèbres; ils tremblent à chaque pas de fouler un cadavre encore sanglant, & ne portent sur chaque objet leur main qu'en frissonnant... Déjà nous avions fait la moitié du tour de la chambre sans rien trouver; nous arrivons près du lit : une table étoit auprès. Je pousse quelque chose avec le pied; nous approchons la lumiere, c'étoit un pistolet, & bientôt nous découvrons le jeune Flincourt renversé dans un fauteil tout trempé de son sang. Sa tête défigurée étoit penchée sur son sein. Le plafond étoit couvert de la cervelle que le coup de pistolet y

avoit fait voler. Affreux déchirant spectacle ! j'en frémirai longtems. Je ne vous peindrai pas le désespoir du Baron. C'étoit le meilleur des peres, comme vous êtes la meilleure des meres : vous vous le figurerez. Il se jette sur le corps de son fils l'embrasse, ne peut s'en détacher. Il voit, quelle image pour un pere ! la paleur de la mort sur ces levres où il avoit surpris le premier sourire, le désespoir dans ces traits où il n'avoit encore vu empreint que la douceur & la tendresse. Fils cruel ! s'écrioit-il ; fils ingrat ! non de m'avoir ruiné, mais de s'être méfié du cœur de son pere ! Je croyois qu'il m'aimoit : que lui avois-je fait ? Les sanglots étouffoient sa voix. Nous l'arrachons de cet endroit horrible qui nourrissoit sa douleur, & nous l'emportons chez M. de Lansal, où il passe la nuit; mais quelle nuit grand Dieux ! Pour moi, je suis rentré chez moi, poursuivi par l'image affreuse d'un camarade, d'un ami que m'enlève le plus funeste des évènemens. Leçon épouvantable, mais

leçon ſalutaire.... Flincourt ! quel prix il réſervoit à la tendreſſe de ſes parens ! Mere infortunée !... Un pere accablé de vieilleſſe !... Cruel Flincourt ! que deviendront tes ſœurs ? elles t'aimoient tant ! Ils en mourront tous de douleur.



LETTRE XLVII.

La Marquise à son fils.

Le 4 Novembre.

Quelle lettre je viens de lire, mon ami ! Nous avions rassemblé nos vendangeurs devant le Château. Hortense & moi nous prenions part à leur gaieté. Nous arrangions d'avance la fête que nous leur donnerons quand vous viendrez à Limeuil. Tout-à-coup un de mes gens paroît. Il tenoit un paquet. Je l'ouvre. J'y trouve une lettre de Strasbourg. Une lettre de mon cousin s'écrie Hortense ; elle arrive fort à propos pour rendre notre joie complette : il est bien aimable d'avoir écrit aujourd'hui. Je decachete avec empressement, je lis & bientôt ma serenité s'altere : Hortense s'en apperçoit. — Ah ! ma tante, il n'est

donc point de plaisir pur; Luzigni!.... Quelle fatale nouvelle vous apprend-il? Je tremble — rassurez-vous, ma chere amie; ce n'est point sur lui que je gémis : lisez. Mais on ne lui en laisse pas le temps. La danse cesse. On nous entoure; on partage nos allarmes. Je veux envain cacher mon trouble; mes larmes me trahissent. J'entends dire autour de moi, il est arrivé quelque malheur à son fils, il eût fallu voir votre pauvre nourrice, elle se désoloit, elle vous pleuroit déjà comme mort. Voilà ce que c'est, disoit-elle en sanglottant, de l'avoir laissé aller à la guerre. Je vous l'avois prédit, vous ne vouliez pas me croire. — Consolez-vous, ma bonne, il vit, votre cher enfant. Il se porte bien. — Est-il vrai, Madame? Ne me trompez-vous point? Pour achever de la rassurer, je lui ai montré votre lettre. Mais je n'y pouvois plus tenir. Nous avons laissé ces braves gens, nous sommes rentrées,

Hortense & moi, pour nous livrer aux réflexions que votre recit fait naître. C'est en effet une terrible leçon, mon cher ami. Elle tient lieu de toutes celles que ma tendresse pourroit me dicter; mais qu'il est affligeant d'en recevoir de pareilles, de devoir son expérience au malheur des autres! que je plains ce pere infortuné!... Je ne vous recommande point de faire passer votre dette après toutes celles que son fils lui a laissées, ce seroit mal connoître votre cœur. Je vous envoie cent louis ils me seroient assez nécessaires à Limeuil où j'ai beaucoup d'ouvrages; mais vous avez fait une bonne action avec votre argent, & quoiqu'elle ait été malheureusement inutile, je ne puis regretter celui dont je me prive pour vous. C'est Hortense qui d'abord m'en a donné l'idée. Je lui dois cette justice, vous me rendrez, sans doute, celle de croire qu'elle n'a pas eu grande peine à me la faire adopter. Je vous en-

braſſe, mon cher fils. Parmi les perſonnes qui me demandent de vos nouvelles avec intérêt, je dois vous nommer le jeune M. de Priville qui nous écrit quelquesfois, & qui doit venir nous voir.



LETTRE XLVIII.

La Marquise à Madame de SAINT-JUST.

De Paris, le 15 Novembre.

JE vous adresse cette lettre à T*** où j'imagine que vous êtes rendue ; les vacances sont finies, & les affaires qui vous avoient appellée cet automne au fond du Quercy sont terminées.

Eh bien ! Madame, votre procès avance-t-il ? je n'y pense pas sans humeur. Car c'est à lui que j'attribue votre silence. J'ai écrit plusieurs fois à M. de Saint-Just. Il est aussi taciturne que vous ; & je l'excuse plus volontiers. Sa conduite nous inquiete un peu, mais ne nous décourage point; Hortense continue à lui donner de nos nouvelles toutes les semaines.

La petite cousine étoit hier au comble de sa joie, Madame de Montal-

bin vient d'être nommée à l'Abbaye de R... Nous avons été ſur le champ lui en faire compliment. La nouvelle Abbeſſe, ſans doute inſtruite des diſpoſitions actuelles d'Hortenſe, ne lui parla point de l'accompagner; mais nos ſaintes meres, tout en l'accablant de queſtions ſur les plaiſirs dont elle jouiſſoit, ſur la vie qu'elle menoit, (car la curioſité & la dévotion ſont ſouvent en ſociété.) Nos ſaintes meres, repétoient à chaque inſtant; eh! bien, quand viendrez-vous parmi nous? Ah! la chere enfant! Madame de Montalbin va nous l'enlever; Mais c'eſt une petite ingrate: elle oublie qu'elle a été élevée dans cette maiſon, qu'elle l'avoit d'abord choiſi pour ſon azile. Les bonnes filles! elles étaloient ainſi leurs droits, ſans ſonger à ceux de ſa mere, ſans ſonger à ceux de mon fils. Hortenſe ne répondoit à tout cela que par des monoſyllabes. Son embarras divertiſſoit infiniment Madame de Montalbin, qui me diſoit à demie-voix. Tou-

tes les promesses que faisoit Mademoiselle de Saint-Just il y a six mois, sont bien oubliées, je crois; & je l'en felicite : quand on a une mere & une tante comme elle, il vaut mieux sans doute faire leur bonheur, que de venir s'ensevelir dans un cloître; dût-on même être quelque jour Abbesse! mais hélas! souvent des parens cruels nous rejettent hors de leur sein, nous sacrifient ..... Hortense est bien heureuse .... Puis elle changea tout-à coup de conversation. Car il y a dans les Couvens comme ailleurs, des secrets de corps qu'on ne révéle pas impunément.

Cette pauvre Madame de Montalbin m'intéresse chaque jour davantage. Son abbaye n'est qu'à dix lieues de Clerfontaine. J'espere que si mon fils continue à avoir du goût pour ce château, j'aurai le plaisir de la voir quelquefois.

Au reste, jusqu'ici Luzigny est assez mécontent de son nouvel état. M. de de Lansal le regarde comme son fils. Que je lui ai d'obligations! Il est inutile

de vous dire que toutes les lettres de Luzigny parlent d'Hortenſe. Celles que vous recevez de lui peuvent vous donner une idée de celles qu'il nous adreſſe ; & vous vous en formerez une du plaiſir que me fait ſa correſpondance. Il a été en Lorraine chez les parens d'un de ſes camarades qui a ſon retour .... Je vous envoie les lettres de mon fils, c'eſt une avanture horrible que je ſouffrirois trop à vous raconter ..... Le malheureux jeune homme étoit un de ſes amis , il a pour ainſi dire été témoin de ſa mort. Sa lettre nous a fait frémir.

Adreſſez-moi votre réponſe à *Limeuil par Magny*, *dans le Vexin François*. J'y ſuis depuis près d'un mois, & ne ſuis revenue à Paris que pour voir Madame de Montalbin. Je retourne demain à ma terre, & j'y reſterai juſqu'à la fin de Novembre.



LETTRE XLIX.

Madame de SAINT-JUST à la Marquise.

A T..., le 20 Novembre.

C'EST un être bien ennuieux qu'une femme sans cesse en course & toujours occupée d'affaires, de tracasseries, & de procès. J'en suis si convaincue que depuis quelques semaines je crains de vous écrire. Je suis ici une seconde Comtesse de Pinbeche. S'il alloit m'échapper quelque terme de chicane, prenez que je n'aie rien dit. Je n'ai point envie de vous effraier, ni de vous faire bailler : *& c'est par l'intention qu'on juge les actions.* Eh bien! ne voilà t-il pas une maxime de jurisprudence! Graces, ma chere cousine, graces. Il n'est personne qui sortant de l'Opéra-Comique ne fredonne son ariette. Pardonnez un foible pareil à une pauvre solliciteuse qui est plus souvent à

l'Audience qu'au ſpectacle. Au reſte mes ſoins ne ſont point infructueux ; je vois mon maudit procès s'acheminer vers ſa concluſion. Mes interêts ont été fortement recommandés à mon Conſeilier-Rapporteur, c'eſt l'oncle de ce jeune Priville dont vous m'avez parlé : Il met dans la pourſuite de mon affaire une chaleur dont je ne peux lui ſavoir trop de gré. Il n'eſt certainement point blamable de chercher à m'obliger dès que je lui parois avoir le bon droit de mon côté : Mais ſi par ce zéle il faiſoit négliger quelque plaideur plus ancien & plus à plaindre, feroit il tout-à-fait excuſable ? Ce n'eſt pas aſſez ce me ſemble pour un Juge équitable de ne point commettre d'évidentes injuſtices. Eſt-il à l'abri de tout reproche, ſi, pour favoriſer un ami, ou un homme en place, il laiſſe languir un plaideur qu'il n'eſt pas intéreſſé à ménager & qui cependant attend peut-être ſa ſubſiſtance du gain de ſon procès. On a mis un bandeau ſur les yeux de Themis; on lui a

donné une balance ; mais que souvent sa main est mal assurée ! & son bandeau transparent ! Si j'avois eu un fils, j'aurois eu de la peine à le vouer au barreau ; il eût été le camarade du Marquis.

Il m'oublie, le cher enfant. Je lui écris par cet ordinaire, & j'affecte un peu d'humeur. Au fonds je lui pardonne, pourvu cependant qu'il ait plus de mémoire pour Hortense. On dit Strasbourg une belle ville, j'ai entendu beaucoup vanter les femmes qui l'habitent. Oh ! voilà ma pauvre Hortense supplantée ; faites-lui prendre en tout cas ce petit contre-tems en patience. Un Militaire constant ! & surtout un Militaire de dix-huit ans ! On ne voit plus de ces miracles. En maman prudente je lui conseille de songer à un autre parti ; je vois d'ici son fait. Le neveu de mon Rapporteur va beaucoup chez vous, si j'en crois son oncle, il y est même assez bien reçu pour former quelque espoir. Y est-il fondé, ou seroit il présomptueux ? Parlez-moi franchement ; ex-

pliquez-moi les droits du neveu, afin que j'éclairciſſe les doutes de l'oncle. Eh ! que ſait-on, cela pourroit accélérer la déciſion de mon affaire, & je vous avoue qu'elle me tient fort à cœur. N'eſt-ce pas-là le vrai langage d'une plaideuſe qui immole tout au ſuccès de ſa cauſe ? Hortenſe ne pourroit héſiter à faire en ma faveur le ſacrifice de ſon inclination pour un petit inconſtant ; mais je ſuis bonne mere, je ne l'exigerai point.

Billet ſecret ajouté à la lettre précédente.

Raillerie à part, ma chere Couſine, ce M. de Priville ſongeroit-il à devenir mon gendre ? Ce ne ſeroit qu'avec les regret les plus vifs, que je renoncerois à notr premier choix ; mais vous connoiſſez mes principes ſur l'établiſſement de ma fille. Ils ne varieront jamais. Gardez-vous de lui communiquer mes allarmes à ce ſujet ; & mandez-moi comment elle aura pris le conſeil ironique que je viens de lui donner.



LETTRE

LETTRE L.

Le Marquis à Madame de SAINT-JUST.

Le 15 Novembre.

MADAME,

VOUS auriez pu me ſoupçonner de vous avoir oublié ? Moi, oublier ma ſeconde mere ! celle à qui mon amante doit le jour ! Oh ! non, je ne ſuis pas un ingrat ; vous avez donné Hortenſe au monde, vous m'avez permis de prétendre à ſon cœur, vous avez ſouffert qu'elle reçut l'hommage du mien, voilà des bienfaits dont le ſouvenir égalera la durée de mon amour : c'eſt vous garantir l'éternité de ma reconnoiſſance. Quelle eſt donc l'ame froide qui a inventé, que l'abſence étoit un *appareil contre l'amour* ! Je ſoutiendrois préciſé-

ment le contraire , & j'aurois pour moi un des Philoſophes du ſiécle paſſé *. Je ne dirai qu'après lui, que *l'abſence diminue les médiocres paſſions* ; mais ce ſera d'après ma propre expérience, que j'ajouterai, qu'elle *augmente les grandes.* En quittant Paris, je croyois aimer Hortenſe autant qu'il étoit poſſible d'aimer. Mais à préſent... Ah ! ſi vous étiez témoin, Madame, de mon émotion dès que je ſonge à elle, de mes allarmes quand je la ſuppoſe en quelque danger ; ſi vous voyez enfin mon indifférence pour tout ce qui n'a pas quelque rapport à Hortenſe ! Avec quel tranſport mon cœur embraſſe tout ce qui peut m'en retracer quelques traits ! J'avois trouvé dans un de nos cercles, une jeune femme qui avoit le même ſon de voix ; c'étoit pour moi un charme qui me retenoit ſans ceſſe à ſes côtés. Je triomphois de ma timidité

* Le Duc de la Rochefoucauld, livre des maximes, &c.

naturelle pour lui adreſſer ſouvent la parole,& ſes réponſes me ſembloient toujours trop courtes. Mes aſſiduités, mon embarras, dont on ignoroit la cauſe, ont paru ſuſpects à cette foule d'êtres frivoles qui croient à tout le monde la légèreté dont ils font gloire. Je me ſuis empreſſé de détruire leurs conjectures. Les apparences d'une infidélité m'ont effrayé. Ce n'eſt point un ſacrifice que j'ai fait à Hortenſe, je ne prétends pas qu'elle m'en ſache gré ; je veux même qu'elle l'ignore. Ah ! Madame, quand je compare ma ſituation à celle des gens oiſifs & ennuyés qui m'entourent, que je me trouve heureux ! L'exiſtence leur peſe, & comment la chériroient-ils ? Ils ignorent ce qui en fait le prix. Jamais un ſentiment vif n'a fait palpiter leur cœur. Que n'ont-ils comme moi une Hortenſe ? Un amour honnête & délicat rempliroit le vuide de leur eſprit ; ils dédaigneroient ces jouiſſances des ſens qui paſſent ſi rarement juſqu'à l'ame, ou qui du moins l'agitent

ſans la ſatisfaire. La beauté qu'ils n'aviliroient plus par les outrages du libertinage, conſerveroit à leurs yeux le charme dont la nature l'a revêtue pour notre bonheur, leur imagination reſteroit pure, & ſes illuſions augmenteroient leurs plaiſirs en vivacité, comme en durée.

Si ces réflexions vous ſemblent juſtes, ne m'en attribuez point la gloire ; elle appartient à Hortenſe, tout en moi eſt ſon ouvrage. C'eſt elle qui combat pour moi contre les dangers qui aſſiégent de toutes parts ma foibleſſe & mon inexpérience ; elle eſt la cauſe de ma victoire, comme j'eſpere qu'elle en ſera bientôt le prix.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE LI.

La Marquiſe à Madame de SAINT-JUST.

De Paris, le 24 Novembre.

Si le ſuccès de votre affaire dépend de la façon de penſer de votre fille pour le jeune Priville, j'en ſuis déſeſpérée; mais vous ne réuſſirez pas. « Lui! m'a dit » la petite Couſine, *concevoir quelque* » *eſpérance!* Et ſur quel fondement s'il » vous plaît? *Avoir des droits, des pré-* » *tentions!* Mais il eſt bien plaiſant avec » ſes viſions. *Le jeune homme ſeroit-il* » *préſomptueux*, demande ma mere? Oh! » Madame, vous pouvez bien l'aſſurer » que, oui; & je veux auſſi lui écrire à » ce ſujet. Qu'elle eſt cruelle, maman! » ſuſpecter la fidélité de mon Couſin;

& qui peut donner lieu à un tel ſoupçon ?
» *Un Militaire conſtant ! On ne voit*
» *plus de ces miracles.* Ah ! ſi Luzigni
» ſavoit ce que l'on penſe ſur ſon
» compte ..... » Elle s'eſt attendrie, des larmes ont roulé dans ſes yeux ....
» Voilà comme eſt ma mere .... Hé-
» las ! mon Couſin auroit grand tort
» de ne plus m'aimer. Car moi, je
» l'aime bien ſincèrement ». Tel eſt le commentaire qu'à fait Hortenſe ſur votre lettre. M. de Priville eſt venu quelque jours après nous voir à la campagne ; il faut qu'il ait bien du courage, s'il n'eſt pas déchu de ſes eſpérances : elle lui a fait l'accueil le plus glacial, j'ai même été obligée de la gronder ; car je ne veux point que par une froideur affectée, elle annonce qu'elle a déjà fait un choix ; de pareils ſecrets ne peuvent être trop cachés. Hélas ! aux yeux d'un monde corrompu, l'amour honnête eſt contraint de ſe voiler, & ne peut ſans

risque, conserver son aimable simplicité.

Vous serez étonnée de voir ma lettre dattée de Paris, je ne comptois pas y revenir si-tôt ; mais Hortense a eu une légere indisposition, j'ai craint quelque maladie sérieuse, & j'ai voulu me rapprocher de mon médecin : il me fait espérer que son état n'aura point de suites ; je ne suis cependant pas sans inquiétude.

Il y a ici un certain Chevalier de Versol, Officier dans le même régiment que le Marquis. Je le vis ces jours derniers chez la Présidente, il me parla de Luzigny qui venoit de lui écrire. Il s'est déjà présenté plusieurs fois à ma porte, sans me trouver ; j'espere être plus heureuse par la suite, je le reverrai avec plaisir, il a des droits à m'intéresser. Hélas ! il en est ainsi de tout ce qui a rapport à mon fils....

Il vous néglige le petit pareſſeux ; ah ! je ſaurai bien l'en punir : je vais lui envoyer votre derniere lettre, vous aurez une belle querelle enſemble.



LETTRE LII.

Monsieur de LANSAI *à la Marquise.*

De Strasbourg, le 8 Décembre.

PARDONNEZ, Madame, si je viens porter l'allarme dans votre cœur ; c'est un devoir cruel que m'impose la confiance dont vous m'honorez.

J'avois vu hier le Marquis fort agité, dès que j'avois paru, il avoit caché promptement une lettre qu'il venoit de recevoir : il sembloit méditer quelque dessein qu'il craignoit de me confier : lui qui ne m'a jamais rien caché! Je voulus lui dérober son secret, toutes mes instances furent vaines ; je tâchai de me rassurer, en me persuadant

que ſon état n'auroit pas de ſuites, cruelle illuſion ! elle vient de ſe diſſiper, Madame. Mon premier preſſentiment n'étoit que trop fondé. Comme il ne paroiſſoit point chez moi ce matin ſelon ſa coutume, j'ai paſſé dans ſon appartement, il en étoit ſorti avant le jour „ ſon laquais qu'il a laiſſé ici n'eſt point dans la confidence ; il eſt parti, Madame.... où eſt-il allé ? Je m'épuiſe en conjectures plus allarmantes les unes que les autres. Son deſſein ne peut être honnête puiſqu'il l'a conçu, puiſqu'il l'a executé ſans m'en faire part. Mon cher Luzigny, une démarche mal-honnête, en feroit-il capable ? Auroit-il trompé à ce point ma vigilance, mon experience, mon amitié ; lui, qui eſt ſi droit, ſi vrai ; lui, qui péche peut-être par l'excès contraire. Mais d'un autre côté, ſa tête eſt ſi vive : un coup d'œil l'auroit-il renverſée ? Je lui ai vu rendre des ſoins à une femme abſente depuis quelques jours : elle reſſem-

bloit à Hortenfe, & cette reffemblance feule, lui avoit merité de fa part quelques légeres attentions.... Mais il n'a pu fe faire illufion jufqu'au point d'oublier ..... Non, non. Hélas! je me fuis dis tout cela plus de vingt fois, depuis ce matin, je vous le répéte ici, pour vous faire paffer une tranquillité que je ne puis me donner à moi-méme. Les faits détruifent tous mes raifonnements. Le Marquis eft parti, & il eft parti à mon infçu. Pourquoi eft-il parti? Pourquoi m'a-t-il caché fon départ? Je ne trouve à ces queftions aucune réponfe qui l'excufe & qui me rende la paix.

Ses chefs font inftruits de fon abfence il en fera puni. Si elle n'eft pas longue, le mal n'eft pas grand; mais il feroit irreparable, fi j'étois plufieurs jours fans avoir de fes nouvelles. Une telle efcapade feroit le

plus mauvais effet ; l'imagination n'eſt point indulgente en pareil cas : & que dirois-je pour diſſiper les ſoupçons ? Moi, dont la vive inquiétude s'eſt trahie tout ce matin ; moi, que l'on ſçait être moins le mentor, que l'ami de M. votre fils. J'entends déjà murmurer autour de moi ſur ſon compte. Ceux qui l'avoient jugé favorablement, annoncent par leur ſilence qu'ils ſont détrompés ; l'envie ſe cache ſous un air d'intérêt & affecte une curioſité au motif de laquelle je ne me méprends point. On a été juſqu'à inventer qu'il avoit fait au jeu des pertes conſidérables ; je ſuis remonté à la ſource de ces propos, ils n'ont aucun fondement. Il n'a pas même emporté tout ſon argent ; & c'eſt une des circonſtances qui me raſſurent ..... Si c'étoit pour me faire prendre le change. Oh ! non, un pareil rafinement eſt indigne de lui. Il peut être étourdi, incon-

ſéquent, que ſais-je ! tranniſé par quelque paſſion violente, mais il ne peut être faux.

Cachez de grace, Madame, cet événement à la compagne charmante que vous lui deſtinez. Si le Marquis n'eſt plus digne d'elle, elle ne le ſaura que trop tôt. Je ſerois deſeſpéré d'avoir été le premier à lui apprendre une auſſi fâcheuſe nouvelle. Je le ſerois preſqu'autant, de lui avoir donné une fauſſe allarme. Je vous aurois auſſi épargné cette triſte alternative, Madame, ſi je n'avois cru l'aveu d'une mere néceſſaire pour diriger mes démarches dans la circonſtance où je ſuis. J'attends votre réponſe avec une impatience qui ne le cede qu'à l'envie que j'ai de revoir mon cher Luzigni. Qu'il vienne, qu'il vienne ; mon cœur s'ouvre déjà pour le recevoir, envain il m'a fermé le ſien ; qu'il revienne effacer par un tendre embraſſement tout le chagrin qu'il me cauſe. Je ne le

méritois pas, n'importe ; je le lui pardonne.

Je ſuis avec reſpect, Madame, &c.

Fin de la premiere partie.

